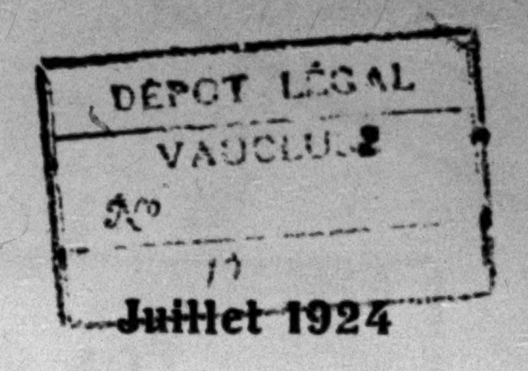


N° 58 — 10me Année

Juillet 1924

Prix : 1 fr. 25

FORTVNIO

REVUE BI-MENSUELLE

SOMMAIRE

Défense de l'Occident .... Jean BALLARD.
Poèmes .... Alfred ROBERT.
Gabriel AUDISIO.
Double Sagesse (conte) .... Alfred CHABAUD.
L'Allée pensive, roman (suite) .... Marcel NALPAS.
Les Livres .... Gaston MOUREN.
Gabriel d'AUBARÈDE.
Lettres étrangères .... Marcel BRION.
Revues étrangères .... Marcel BRION.
La Musique à Paris .... Paul CHAZAL.
Réflexions au Théâtre Sylvain .... Ernest MARION.
La Peinture à Marseille .... HERREM.
Salon du Midi de la France .... P. HUMBOURG.
Echos ....

Directeur-Administrateur
JEAN BALLARD

Directeur Littéraire
MARCEL PAGNOL

BUREAUX :

10, Quai du Canal
MARSEILLE

34, Avenue de Clichy
PARIS (XVIIIe)
(Tél. Marcadet 12-12)

N° 13. — 10me Année. Juillet 1924.

FORTVNIO

Défense de l'Occident

De tous côtés monte un cri d'alarme :

L'Occident se meurt ! Et sur les dômes, sur les temples on voit des veilleurs se frapper la poitrine et prier le front tendu vers l'Orient. Car du monde ancien doit encore venir le salut, et déjà, de nombreux fidèles en ces temps de mysticisme revenu, — (qui l'aurait dit ?) — vont, aux confins d'une civilisation condamnée, attendre la voile qui se lèvera sur les eaux.

D'abord isolée, la rumeur a grandi. Partie d'Allemagne, elle envahit les foyers latins. Comme tout ce qui prend force d'anathème la menace frappe les esprits anxieux. Ces pessimistes sont à leur affaire; jamais la vieille Europe ne fut traversée de si profondes inquiétudes et secouée de semblables agitations. Une plaie terrible y suppure qu'aucun effort n'a pu fermer. Elle n'est plus qu'un grand corps lépreux et débile aux membres difformes, aux articulations qui craquent et aux gestes extravagants. Ils disent donc, nos morticoles, qu'elle est pleine d'humeurs puantes et de démons. Pour lui redonner force et gaîté, c'était bien la peine de lui administrer leur plus sages ordonnances, leurs panacées qui firent merveille jadis — religion, morale, science. On a vu ce que valaient ces médications sans vertu. Intoxiquée par les unes et les autres la vieille Eu-

rope agonise.. Un chancre énorme y prospère tant qu'un sang vicié le nourrira : le capital. Il absorbe tout, régit l'économie, commande aux centres nerveux, supplante muscles, cœur et pensée. L'argent — cette pierre infernale, brûle lentement mais d'une manière inexorable sa chair atone. Et dans le cerveau de la moribonde ne défilent plus que visions d'enfer, de fin de monde. Jusqu'alors elle se laissait endormir par des stupéfiants : on lui injectait avec douceur quelques grammes de philanthropie quelques onces de justice ou de progrès et elle parvenait à faire des songes. Mais voilà que ces ingrédients, mal dosés lui ont causé le plus terrible réveil, il lui ont collecté l'abcès le plus funeste qui ait jamais ravagé son flanc et maintenant, désespérée, se sachant perdue, comme une infirme rageuse elle a renvoyé ses médecins.

Donc ceux-ci ont cédé la place aux mages. Et nous voyons venir, non plus comme autrefois d'étranges bonshommes aux bonnets d'horoscope semés d'étoiles, que faisaient des révérences au ciel en secouant sur leur barbe une poussière d'astres, mais des penseurs elliptiques, aux formules graves, semblables à des versets et qu'ils prononcent devant la malade avec prudence tout en la roulant dans une métaphysique inouïe, comme ils feraient dans de la ouate thermogène. Ce sont des orientalistes, échappés d'Ellora ou d'Ajanta; ils apprirent des brahmes, dans leur recueillement mystique cette sagesse qu'ils croient salutaire à l'Occident.

I

Ce n'est pas d'hier que date leur venue. On a plusieurs fois signalé dans notre civilisation gréco-latine des infiltrations de l'Asie mais jamais l'affluence des orientalistes ne fut aussi grande, aussi curieuse la sorte

d'angoisse qu'ils voudraient nous communiquer. Une véritable cohorte entreprend d'évangéliser l'Europe suivant Bouddha et Tolstoï et ces temps derniers nous avons eu une floraison véritable de littérature autour du lotus indien.

Il a paru dans une revue nouvelle « Philosophie », un article de M. Jean Caves dont le titre seul est un cri d'alarme. Le *Nihilisme européen et les appels de l'Orient*. Le procès y est résumé depuis les premiers débats jusqu'à l'actuelle position du problème. Il explique le renouveau de l'orientalisme et nous révèle le mouvement marqué de la pensée allemande vers cet Orient sauveur. On ignore en France faute de traductions l'effet produit Outre-Rhin par des livres tels que la *Ruine de l'Occident*, de Spengler, et le *Journal de Voyage*, du comte Hermann Keyserling. Ils sont hautement significatifs par l'orientation de l'esprit germain qu'ils accusent . Réserve faite du pessimisme qui résulte de leur défaite nous pouvons en retenir les principaux enseignements.

Tout d'abord notons que le livre de Spengler fort gros volume de 1200 pages s'est vendu à 47.000 exemplaires. On voit par là l'intérêt qu'il suscite en Allemagne. Cela se comprend sans peine. Rappelons ici le désaveu infligé par des penseurs tels que Curtius au génie latin dont ils dénoncent, après deux siècles d'éclat, l'irrémédiable appauvrissement, son impuissance à redonner au vieux monde élan et vigueur, parce qu'il se suffit de son orgueil et refuse tout apport nouveau. Si d'autre part on songe que l'Allemagne se plaçait à la tête de notre civilisation et qu'en s'avouant vaincue elle entend bien confondre l'Occident dans sa défaite ; si nous considérons aussi les tendances mystiques qui ont toujours prévalu outre-Rhin et favorisé la naissance de sectes théosophiques nombreuses nous comprendrons mieux

l'attention donnée par toute l'élite au livre de Spengler, son ardeur sombre à brûler ce qu'elle adora, et sa ferveur pour une autre forme de la vie. Pour tout dire, nous croyons aussi à une forte dose de snobisme, de la même nature que l'engouement des lettrés pour Frend et des mondaines d'avant-guerre pour Bergson. Mais il y a d'excellentes choses dans Spengler. Ayant jeté un long regard sur l'histoire, il admet que les civilisations se reproduisent comme un cycle fermé et qu'elles présentent quatre aspects semblables aux quatre saisons de l'année. Très ingénieusement il fait le parallèle de ces grands modes qu'emprunta l'Humanité pour se réaliser tour à tour suivant le génie de l'époque ou du lieu, et dans chacune des civilisations il s'amuse à relever des analogies curieuses. « Il y a, dit-il, connexité de formes « entre le calcul différentiel et le principe dynamique « de l'Etat sous Louis XIV, entre la géométrie enclidienne et la forme antique de la cité, entre le contre- « point en musique instrumentale et le système de cré- « dit économique », rapprochements souvent gratuits, mais qui font la lumière sur sa méthode.

Nous retiendrons surtout son opposition entre l'esprit faustien, qui est l'esprit moderne de l'Occident et l'esprit grec ou apollinien qui lui paraît la « Fleur d'Or » de l'antiquité. L'un résume une *civilisation*, c'est-à-dire une chose factice extérieure, une recherche maladive de l'éphémère, du luxe, de la mode, du sport, de plaisirs nouveaux créateurs de nouveaux besoins ; l'autre est le symbole d'une *culture*, c'est-à-dire d'une forme intellectuelle pure d'un génie tendant à comprendre et à exprimer l'Univers plutôt qu'à l'adapter à nos jouissances. Et pour Spengler la civilisation évoluant vers le matérialisme et le pragmatisme américain devient une de ces fleurs sans parfum qui éclosent en hiver. Nous sommes selon lui à la limite des glaces et de la barbarie. Mais

somme toute il ne conclut pas, car il n'indique pas de remède et nul ne voudrait d'un médecin qui ayant reconnu un mal affreux, remettrait au malade avec un rictus amer, son permis d'inhumation. Spengler est d'un pessimisme sans recours. Quand son livre a paru en 1918 tout périclitait dans sa patrie, mais depuis que nos voisins ont repris équilibre leurs idées se sont réajustées à leurs espoirs.

*
* *

Certes, le comte Hermann Keyserling ne doute pas davantage de la décadence de l'Occident mais il ne croit pas impossible de les régénérer lentement par la sagesse orientale. A la lutte matérielle pour la conquête du mieux-être il oppose la lutte intérieure pour abolir la violence et conquérir la paix morale. Selon lui comme selon tous les scientistes revenus de leurs chimères le problème social n'est qu'une question d'éthique. On nous a trop longtemps abusés avec l'idée de progrès. Rien n'est plus faux. La guerre a prouvé la faillite des espérances renaniennes. Ce n'est pas en perfectionnant l'outil qu'on améliore les âmes et c'est l'âme qu'il importe de guérir, de vivifier, d'exalter. Les apparences nous leurrent, notre luxe, notre confort, notre industrie et l'effroyable horlogerie sociale sont un trompe-l'œil jeté sur la profonde misère de nos cœurs. Ce n'est qu'un grossier appareil qui ne cache même pas les passions de l'âge de pierre sous l'hypocrisie de notre humanitarisme sous nos compromissions et nos mensonges. Une simple secousse suffit à ébranler un système absurde de société et à craqueler le mince vernis qui la recouvre ; alors apparaît et jaillit comme une lave l'âme de meurtre et de rapine qu'on crut domptée aux siècles de pensée et d'art.

Il faut arracher de nos yeux cette taie purulente et

voir clair en nous. Nous sommes uniquement des hommes de puissance qui avons fait notre critérium de l'utile et de l'action notre seule fin. Un pragmatisme inhérent à notre civilisation industrielle, accru par la diffusion des idées américaines sur le travail : taylorisme, standardisation; et toutes sortes de mots affreux pour dire de bien tristes choses ferme l'horizon de l'homme et le réduit à l'état de machine. Plus de vie intérieure pour ce malheureux dévoré de besoins et d'envies hypnotisé par le mot argent qui s'inscrit sur tous les frontons. Il est plus enchaîné qu'autrefois l'esclave ; dans son compartiment social il geint et s'époumonne à produire; deux œillères immenses s'abattent sur ses yeux, son cerveau spécialisé s'atrophie, la main s'habitue au geste monotone : l'homme n'est plus que l'automate, un automate furieux et déréglé.

Il faut réapprendre à ce déchu le sens de la vie, il faut lui montrer l'inanité du seul mouvement, du geste qui n'est pas une impulsion du cœur ; il faut vivifier les cerveaux rendus stériles par de vaines algèbres, il faut y accueillir les hautes pensées ennoblissantes. Il faut s'affranchir de l'argent.

Mais comment ? Keyserling préconise la culture au sens que nous avons précisé : au lieu de chercher notre idéal hors de nous, il s'agit de l'accomplir, de le rassembler peu à peu en nous. Au lieu de nous *renouveler* sans cesse selon certains penseurs d'Occident, il faut nous *achever*, nous concentrer et prenant conscience de nos faiblesses consolider en nous le meilleur, nous tenir sur nos sommets. C'est alors que peut utilement servir la grande sagesse des orientaux, car cet effort, voilà des milliers d'années qu'ils l'ont tenté, que leurs sages l'ont réalisé pleinement. Il convient donc de nous tourner vers Bouddha et de lui demander sa connaissance de l'homme, sa tolérance et sa pitié. Mais Keyserling mis

en garde par l'erreur théosophique qui veut « imposer du dehors un corps de doctrines indoues » à des cerveaux inaptes, pense qu'il faut au préalable préparer l'européen à les comprendre, qu'il faut faire germer en lui cette sagesse en la dégageant de sa formation occulte qu'il faut d'abord donner le désir de la connaître et de l'aimer. Cela incombe à l'élite, car toute régénération est œuvre d'exemple et d'amour ; il faut toujours des moniteurs aux foules, voire des gens à crucifier. Keyserling qui ne fait pas de propagande véritable a fondé pourtant à Darmstadt une Ecole de Sagesse, et c'est dans le calme de cette ville aristocratique qu'il songe, en compagnie de ses disciples, à la venue du Boddhisatva, messie de l'Europe nouvelle.

Que produira cette attitude ? Il est aisé de comprendre qu'on n'évangélise pas dans une Thébaïde, Keyserling risque fort de n'être jamais entendu : si le Messie ne surgit pas dans l'Occident affolé par la danse macabre du bolchevisme, cela malgré le mysticisme d'un Tolstoï et le retour à l'Evangile de Dostoiewsky viendra-t-il plus sûrement d'une Inde léthargique, d'une Chine confinée ? Car l'Orient désabusé et qui repousse de toutes ses forces l'immixtion européenne, n'a-t-il pas que du dédain pour le chaos où se débattent nos nationalités et nos impérialiismes ? N'assiste-t-il pas en mandarin à l'absurde agitation de l'Ouest ? Précisément les apôtres du rapprochement voient apparaître des clartés. Trois hommes, profondément orientaux et cependant instruits de notre civilisation semblent vouloir initier leurs congénères à ces graves problèmes et leur donner le désir de nous mieux connaître. Ce sont Kou Houng Ming en Chine, Gandhi et Tagore dans l'Inde. Mais Gandhi, nationaliste, s'oppose à toute collaboration. Il prêche le retour à la tradition, il est le verbe d'un parti et ne songe nullement à établir cette harmonie profitable à

l'Ouest. Il ne faut mettre aucun espoir en lui, il resterait sourd à tout appel, mais l'exemple admirable de sa douceur, de sa patience en font une figure immense qui doit fixer nos regards.

L'Europe, affirme Romain Rolland, ne peut méconnaître Gandhi et il est bon que dans une geôle de l'Inde le spectacle de cette grandeur d'âme lui rappelle des vertus dont elle est privée.

Tout autres sont Ming et Tagore. Ceux-là aiment l'Occident ; ils voudraient le rendre à la vraie sagesse, écarter de lui le péril d'une civilisation trop matérielle où triomphe l'individu et d'où l'âme est proscrite. Ils voudraient l'appeler à leur vie grave, spirituelle, l'arracher à sa fièvre de *devenir*, la sauver de sa démoralisation intellectuelle, en lui montrant le leurre du progrès. Tagore et Ming prêchent à la fois l'Orient et l'Occident, voyagent, écrivent, conférencient. Ils ont de nombreux admirateurs et disciples mais leur action sera-t-elle suivie d'effet ? Ce ne sont pas cent lettrés qu'il faut convertir, mais bien les foules où la parole prend force d'acte, où naissent les religions et les épopées, et il faut craindre que l'Est et l'Ouest à qui Tagore et Ming portent tour à tour leur Evangile ne soient pour eux qu'un double désert.

Ainsi l'incertitude est grande au camp de ceux-là même qui se proposent de nous guérir. Ils palpent le malade, reconnaissent le mal mais indiquent un remède qui se trouve à cinq mille lieues et dont la vertu spécifique est inéprouvée. Selon les plus optimistes la cure prendrait des siècles, si des contre-indications ne surviennent pas dès l'entrée. Car l'Occident absorbera-t-il la drogue ? C'est ce que René Guénon, grand brahme et confident des sages, se demande, mystérieux.

*
* *

Ah! celui-là n'éprouve aucune tendresse pour la civilisation de l'Ouest, pour ses mœurs, sa conception de la vie, sa science, sa philosophie. Il dresse contre elle le plus formidable réquisitoire qui soit. Quel est ce procureur ? D'où vient-il ? On ne le sait. Il laisse entendre qu'il a commerce avec les plus hauts docteurs des Védas et pour mieux accabler l'Occident tout à son aise, affirme ne rien lui devoir intellectuellement. En deux livres d'une dialectique impitoyable et souvent partiale, écrits avec la vigueur d'un pamphlet il présente la question sous le jour le plus complet et le plus profond. Ces livres sont l'*Introduction Générale à l'étude des doctrines hindoues* paru en 1921 et *Orient et Occident* paru ces temps derniers. Ils attestent des dons remarquables, une rare lucidité, une méthode d'exposition et d'enchaînement presque sans défaut servie par une culture très haute. On a l'impression d'une réelle puissance qui se développe en bousculant l'ordre établi.

Tout le procès, il le revise, le juge d'en haut. Le point de vue s'élève et atteint bientôt les plus hautes régions de la pensée. Keyserling est bientôt dépassé qui s'arrête à une simple ordonnance morale. Une éthique, dit Guénon, cela ne suffit pas, il faut une métaphysique digne de ce nom, que n'abâtardit aucun des systèmes rationalistes en honneur depuis Descartes. Les pays d'Orient, dont la civilisation, esprit et matière, repose sur une conception purement intellectuelle n'ont jamais eu besoin des religions à forme sentimentale et moralisante de l'Occident. C'est pourquoi le Bouddhisme qui séduisit Schopeahauer, Tolstoï et Nietzche — et d'ailleurs mal connu d'eux, ne peut rien nous apporter de neuf, car il n'est qu'une déviation à forme morale des religions originelles de l'Inde et ressemble en maint endroit à l'Islam et au Christianisme dont la faillite est notoire en Occident. René Guénon va préconiser la connaissance des *Sciences traditionnelles* indoues.

Nous lui reprocherons trop de discrétion à leur égard. Il en parle comme un hiérophante, avec un doigt sur la bouche. On dirait que Brahma en personne ou l'une des trois cent mille divinités hindoues le contraint au silence toutes les fois qu'il va parler. Et disons-le lui sans tarder là est la grande faiblesse de son discours. La réserve est une attitude qui en impose au prochain et vous grandit un temps à ses yeux, mais gare au prophète qui n'en sort pas au moment voulu pour apaiser les esprits.

La civilisation occidentale, selon lui, souffre d'un monstrueux *égotisme*. Sûre de sa suprématie, elle méprise tout ce qu'elle n'a pas inspiré, et hors d'elle ne juge admirables que les emprunts qui lui sont faits. C'est ainsi, dit Guénon, qu'on a trop accédité la prétendue filiation de l'Inde à la Grèce. Il est prouvé que c'est l'Inde qui influença les écoles helléniques et ainsi disparaît le « miracle grec ». Au moyen âge a fleuri une civilisation trop méconnue, bien supérieure à celle que lui subtitua la Renaissance. Ce fut un âge vraiment intellectuel, et cela, grâce au spiritualisme chrétien et au voisinage de l'Islam qui drainait les trésors de la pensée asiatique. Guénon a la haine de la Renaissance qui détruisit avec la scholastique et le thomisme le peu de métaphysique véritable dont un cerveau latin fut hanté, et avec elle, croit-il, des sciences merveilleuses dont nous n'avons plus le secret.

Avec la Renaissance commencent le règne de la matière et le discrédit de l'intelligence, car s'élevant contre Descartes et Bergson qui réduisent l'intelligence à une seule de ses parties, non la meilleure, l'un la raison, l'autre l'intuition, il réintègre le concept dans sa totalité : la connaissance immédiate « supra-individuelle et supra-rationnelle » des principes d'ordre universel. Nous avouons ne plus beaucoup suivre M. Guénon en

des théories dérivées de cette inaccessible métaphysique indoue, de tout l'hermétisme oriental, et une méthode curative qui s'annonce par de telles exigences, risque fort de compromettre, non plus le corps, mais la raison du malade. Cependant, faisons crédit à l'Himalaya tant qu'il nous dérobe ses cîmes et contentons-nous de gravir les pentes profanes.

L'idée de civilisation s'est associée dans l'esprit de l'Européen à celle d'évolution et plus exactement de progrès matériel. Nous retrouvons là Keyserling et Spengler. Il est prouvé, dit Guénon, qu'un accroissement de bien être physique, de commodité, correspond à un abaissement de l'intelligence, et il ajoute pour corser le paradoxe, juste d'ailleurs, un abaissement dans l'ordre intellectuel provoque une recrudescences de moralisme et c'est ainsi que notre époque scientifique et barbare voit naître les plus folles utopies humanitaires, les œuvres les plus charitables, les religions à tendance morale comme toutes les sectes protestantes et théosophiques. Deux écoles de la philosophie contemporaine : l'une positive qui aboutit à la théorie de l'utile, au pragmatisme américain de William James, l'autre sentimentale qui repose sur la sensibilité et l'intuition. Elles coexistent parfaitement et selon Guénon cela indique un fléchissement de l'intellect pur, une décadence, première étape d'un retour à la barbarie.

Ainsi la morale supplée la spéculation dans une société qui n'a plus le temps de penser. Elle n'a pourtant plus aucune attache avec les principes même de la pensée ; elle ne reçoit plus d'aucun absolu, soit métaphysique, soit religieux la force qui l'impose à l'esprit. Elle est devenue une règle laïque, une science uniquement composée de préceptes d'action et de commandements pratiques en vue de faciliter la vie sociale. Pour peu que l'on cherche, on y trouve à l'état fossile la plupart

des grandes lois morales qui fortifiaient les anciens cultes et qui sont aux religions ce que l'hygiène est à la beauté, mais elle n'en a pas gardé le sens véritable. Les prescriptions dont elle s'encombre sont des résidus de tous les rites dont survit le geste ou la formule quand la croyance n'est plus. Ce sont, au sens étymologique du mot, de véritables *superstitions*. De telles survivances se retrouvent à la base de toute la civilisation d'Occident comme des vestiges de bas-relief sur un socle ruiné. Du moyen-âge nous avons gardé une religiosité vague alors qu'a disparu le dogme constucteur. Nous avons gardé l'esprit logique et nous faisons reposer notre science sur le syllogisme alors que nous avons relégué la véritable spéculation. Ainsi Guénon croit train de se rompre le fil plus ténu de siècle en siècle qui lie la pensée occidentale à la Connaissance. De jour en jour s'accroissent notre infirmité, notre incapacité de compréhension parce que disparaissent notre vie intérieure et la tradition qui maintenait le sens des lois.

Notre civilisation ne repose plus que sur un double mensonge : celui de la science et celui de la vie. La première a substitué, dit Guénon, ses vérités partielles et secondaires aux principes métaphysiques et par sa valeur d'application a hypnotisé les esprits. Elle est devenue l'objet d'un culte, d'une véritable « superstition », dit-il encore. Tout un siècle — le XIX[e] — a fondé sur elle le salut de l'homme ; il semblait aux scientistes qu'elle allait forcer tous les secrets et leur ouvrir le ciel. Elle n'a rien révélé que de naturel et d'humain, car elle est l'explication du seul monde physique. Elle ne saurait atteinde au delà des phénomènes ayant pour méthode l'observation toujours médiate, limitée. Elle a enrichi matériellement l'homme, mais elle a appauvri son intelligence en restreignant son horizon à cette même vie matérielle. Même, elle leur a fermé toute perspective

sur des vérités supérieures en conduisant les meilleurs esprits à déclarer que la vérité est inconnaissable, qu'elle est fragmentaire, changeante, voire inutile, que seul est vrai ce qu'il est utile à l'homme de savoir pour vivre selon sa formule, et qu'en fin de compte il est impossible de dépasser une certaine limite de connaissance hors de laquelle il n'y a plus qu'errements et divagations. L'*agnosticisme* d'un Spencer, d'un Maurras est la faillite de la science, selon Guénon. «Jamais on n'avait vu des hommes faire d'une affirmation d'ignorance un programme et une profession de foi ». Ou bien, il ajoute : « Ils ne sortent de cette attitude négative que « par un pragmatisme plus ou moins conscient, rem- « plaçant comme chez Henri Poincaré la considéra- « tion de la vérité d'une hypothèse par celle de sa « commodité ; n'est-ce pas là un aveu incurable d'igno- « rance ? ».

Ainsi la science occidentale est un « savoir ignorant » — le mot est d'un Hindou — et ne saurait justifier l'orgueil des européens. Reste leur conception de la vie. Là existe encore une déformation sérieuse. L'action sans motif est devenue le but de la vie, comme la recherche sans espoir est devenue le but de la science. « Agir pour le plaisir d'agir dit Guénon, cela ne peut s'appeler qu'agitation » et n'a rien de comparable au mouvement. L'idée restreinte d'évolution, de cycle sans rupture ne comporte aucune évasion possible. Il ne reste au mobile affolé que les vertiges de la vitesse ou parfois la faculté de changer le sens de son déplacement. Il accomplit alors une régression comme il semble bien que fait l'Occident. Mais il ne veut pas en convenir ; il trouve dans le changement perpétuel sa raison de vivre — il se « renouvelle », dirait Keyserling — il tire vanité de son déséquilibre et l'érige en loi. Il en résulte une dispersion permanente, une extériorisation indéfinie.

La philosophie qui prévaut est nécessairement celle du *devenir*. L'être n'est pas : il se fait. Une seule chose importe : demain. Des penseurs tels que Bergson par leur théorie de la *durée* et de l'*élan vital* accentuent ou peut-être simplement expriment cette conception dynamique de la vie. On voit le rôle qu'y peut jouer l'instinct, accélérateur de cette machine déréglée quand l'intelligence éteint ses feux. Dieu même est atteint par cette contagieuse doctrine. Bergson en fait « un centre d'où « les mondes jailliraient et qui n'est pas une chose, « mais une continuité de jaillissement ; il est vie inces- « sante, action, liberté. » Cette conception d'un Dieu en devenir, ajoute Guénon, qui n'est qu'immanent et non transcendant, celle aussi d'une vérité qui se fait, qui n'est qu'une sorte de limite idéale » prouve bien ce qu'il y a d'inachevé, d'inquiet, d'impuissant dans la pensée occidentale.

*
* *

Terrorisé par nos inventions malfaisantes, Guénon ne croit pas qu'une société pareille puisse durer longtemps. Il entrevoit trois solutions possibles, ou le grand désastre et le naufrage dans la barbarie comme certains peuples qui n'ont même plus de tradition orale ou l'absorption de l'Occident par l'Orient qui ne se ferait pas sans peine et coûterait avec l'autonomie les rares avantages de notre civilisation ou enfin, et ce lui paraît la seule acceptable, le rapprochement des deux conceptions, l'entente de ces deux groupes d'humanité. Mais — et il y insiste — ce rapprochement ne se fera que si la société européenne s'y prête et se met en marche vers l'Asie.

Jamais l'Inde ou la Chine ne se jetteront dans nos

bras ; un tel mouvement est contraire à leur immobilité millénaire. Elles s'estiment nos aînées et nous attendent comme il sied à des anciennes. C'est à la jeune Europe, à la puérile Amérique de venir auprès d'elles recueillir leurs enseignements de paix, prendre conscience de la tradition intellectuelle et de la connaissance qu'elles détiennent.

Mais Guénon, qui veut faire preuve de bon sens en échappant à l'utopie, accorde que cela exigera des siècles. Il y faudra une longue préparation, une initiation préalable de l'élite et il conclut à la formation de cette élite prise, non parmi les esprits prévenus, les chefs de file de la pensée moderne, mais parmi les gens de bonne foi, les intelligences clairvoyantes, même parmi les ignorants.

Et cela ne laisse pas d'étonner. Les messies ne recrutaient pas différemment leurs fidèles. René Guénon qui est un esprit lucide et froid, à qui l'on demanderait presque raison de sa sollicitude à l'égard d'un monde si sévèrement condamné, fait presque figure de mage guérisseur, de chef religieux. Je sais bien qu'il s'en défendra, mais rien ne nous ôtera de la pensée qu'il ne rêve d'être le foyer de la rédemption proposée pour l'Occident.

De tels esprits ne pêchent jamais que par ferveur. René Guénon est assurément sincère. Sa thèse est belle et bien exposée. Parmi ses reproches les plus sévères il en est de justifiés. De tous les sonneurs de glas, il est le plus digne d'être écouté, parce qu'il domine le grand tumulte de l'Ouest de sa haute méditation. Prêtons, à notre tour, l'oreille aux rumeurs qui le troublent et tâchons, malgré les fausses notse, d'en discerner les harmonies plus consolantes.

Jean BALLARD.

(*à suivre.*)

Poème

I

LE PETIT MATIN

Le petit matin, ami des bergers,
Se faufile, leste, entre les vergers...

Son pied rose et nu luit dans l'herbe fraîche,
Son front bouclé d'or est couleur de pêche.

Il redresse un lis, argente un buisson,
Evapore une ombre et réveille un son.

D'un reflet il clôt les yeux des chouettes
Et décoche au ciel un jet d'alouettes.

Penché vers la source, il y laisse un peu
Aux soifs des ramiers un frisselis bleu.

Il irise un jonc, emperle une ombelle,
Attendrit le pré d'un agneau qui bêle.

Par la rauque voix d'un sonore coq
Il annonce l'homme à la bêche, au soc.

Il promet des fruits aux blondes corbeilles,
Aux fruits attentifs des flonflons d'abeilles.

D'un geste menu, délicat, certain,
Comme il répartit aumône et butin.

Comme il sait verser à mon âme ouverte
Son exacte part d'allégresse verte !

Le petit matin, ami des bergers,
Se faufile, leste, entre les vergers...

Alfred ROBERT.



Poème de la Joie [1]

EXTRAITS

(Début et fin du Chant III)

La rive que j'élus pour mon séjour splendide
Connaît aussi la chute oblique de sa nue
Noircie, et voici qu'on doit, le visage aux vitres,
Soustraire des pensers que corrode une pluie.
Secrets qui m'habitez, ordre et désordre chers,
Allez-vous défaillir et demeurer transis ?

Le jour de mon plus fier courage,
Faut-il que je me prenne à craindre,
Et qu'un avenir entrevu
Démente ma plus ferme voix ?

Faut-il qu'une main m'appréhende
Et courbe mon cou sous son poids ?
Et qu'un témoin caché m'objecte
La menace des destinées ?

---

(1) Fragments tirés du volume récemment paru, Edition du Solitaire, 41, rue N.-D. de Lorette, Paris (IXe). Prix : 7 fr.

Non! Tout n'est pas révolu
Parce qu'un deuil sans raison
Qui naquit dans l'heure trouble
Fait une pesée sur moi !
Aux profondeurs chevelues
Du mystère et de l'angoisse
Mes brasses vont se frayer
Des routes libératrices.

Tristesse, je te récuse !
Sous cette voûte à piliers
Où tu me voudrais enclore,
Ma plus réelle existence
Elève un chant de révolte
Contre ton règne usurpé.
Je sais aussi qu'un azur
Y fore sa claire issue,
Et que, descellant les pierres,
Mes désirs, nourris de feux,
Tels l'odeur chaude du vin
Par les soupiraux des caves,
Trouvent des fuites tordues.

Arrière, ombres de la nuit !
Le sinueux crépuscule
Vous trahit. — Ma certitude
Je l'ai en mains fermement
Comme un gros verre sans pied
Où l'on boit dans les auberges :
Déjà c'est assez pour elle
Que le soir ascentionnel,
Pressant les flancs de la ville,
Porte aux terrasses les femmes
Et l'odeur de mer au ciel !

. . . .

. . . .

O voluptés surgies, richesses,
De votre poids trop bienfaisant
Il est temps que je me dépouille !

En vérité, j'ai fait ma joie
Comme un vigneron sa cuvée :
Je l'offre à qui veut de l'ivresse,
J'ouvre les portes du pressoir,

Venez! Vous prendrez des rasades,
Et, ceignant vos tempes de grappes,
Vous ferez une danse rude
Qui brisera toutes les dalles !

Alors je vous réunirai
Sous les platanes de la place :
Comme une vague, mon appel,
D'un grand coup brusque et recourbé

Ramènera toute la race.
Les hommes aux manches troussées,
Les vieillards, les filles portant
Des couronnes tressées, viendront.

Une escorte sonore avec moi gravira
Les collines que le soleil a calcinées.
Sur le chemin je montrerai
Mille fleurs, et les mains tendues,
Se parant de lumières neuves,
Feront de ma troupe étonnée
Comme la marche d'un printemps !

Et quand nous parviendrons aux crêtes
D'où la mer apparaît soudain
Comme la torche de midi
Où flambent des voilures rousses,

Un cri sortira des poitrines,
Un cri pareil à ceux qui hissent aux pavois
Les chefs de guerre triomphants,

Un grondement comme en roule un sol en révolte,
Et qui éclate jusqu'aux astres
Quand vingt siècles brutaux ont fait sauter leur
[gangue!

Gabriel AUDISIO.



Double Sagesse

C'était l'usage, à Marseille, comme dans la plupart des villes de l'Asie, de se donner la mort quand on était las de vivre. Mais un homme capable de prendre cette résolution insensée n'était pas le maître de l'exécuter sans le consentement de la République, puisque tous les citoyens lui appartenaient. Il exposait aux magistrats les raisons qu'il avait de ne pas vivre plus longtemps, et si elles étaient approuvées, on lui donnait du suc de cigüe, que l'on gardait tout préparé dans l'endroit où se tenaient les Assemblées publiques.

Histoire générale de Provence, dédiée aux Etats, par M. l'abbé Papon, de l'Oratoire, tome I, p. 507, Paris, 1787, chez Moutard, libraire, imprimeur de la Reine.

I

Il y avait, à l'époque où saint Paul prit sa tête dans les mains pour mieux méditer et voir la vie éternelle, un capitaine de navire qui faisait le service de Rome à Marseille. Il commandait une bonne vieille trirème, toujours remplie de figues d'Antibes et de ce vin de Mauritanie qui réchauffe le corps mieux qu'un feu de bûches. L'équipage était curieux ; d'abord, un nègre, qui était blanc sous les pieds et cela se voyait quand il plongeait ; ensuite, un jeune enfant du Nord aux yeux couleur de hyacinthe. Il avait pour mission d'apporter au capitaine, toutes les heures, une bolée du vin des outres, pour lui permettre de juger si la traversée n'en brouillait pas le goût. Cela ne faisait jamais que trois hommes à bord ; pour le reste, il y avait des femmes esclaves qui ramaient en cadence. Le nègre dormait tout seul, et le capitaine au milieu de l'entrepont. Quand la lune était bien ronde dans le

ciel, l'adolescent montait au sommet du grand mât et jouait de la flûte, agréablement.

Le vieux marin s'éloignait rarement du rivage et, parfois, en plein midi, quand la mer est couleur de zinc, il jetait l'ancre au fond d'une calanque. Il s'allongeait alors à l'ombre des rochers, reposant son ivresse en écoutant chanter les cigales. Un matin, on l'attendit vainement dans le port de Marseille, où il faisait escale une fois par mois, pour prendre du corail et des fruits. A la première veille, le courrier d'Italie annonça qu'à Tauroentum des épaves flottaient le long de la côte. On avait trouvé le corps du capitaine, serrant dans ses bras la petite Byallis, la plus jeune des esclaves et la seule impubère.

Ce fut un bel enterrement.

*
* *

Le fils de cet homme devint heureux. Il habitait, non loin du Pharo, une villa bâtie à la manière des Grecs, c'est-à-dire avec des portes et des fenêtres. Il s'appelait Xanthos et se rasait soigneusement chaque matin, avant d'aller au Gymnase. Son père l'avait tenu jusque là dans une servitude intellectuelle fort dure, l'obligeant de suivre les cours de ces professeurs grecs qui faisait de Marseille une nouvelle Athénee. Xanthos avait acquis assez de science pour douter de celle de ses maîtres ; son plus vif désir était de connaître de nouveaux rivages et ces contrées bienheureuses décrites par Strabon.

Didascalos, qui enseignait l'Etrusque, avait fondé sur Xanthos de grandes espérances, car, à l'âge où les autres jeunes gens se retiraient derrière les comptoirs paternels pour vendre de l'huile et des légumes, celui-ci venait encore avce son stylet écrire sur les tablettes.

Héritier d'une petite fortune de cent mille sesterces, Xanthos convertit son argent en lettres de change sur Alexandrie et les villes ioniennes. Il disparut mystérieusement, laissant au héraut criophore le soin de lire cette proclamation :

« Habitants de ma ville, vous ne verrez plus de longtemps mon visage glacé par la science et Didascalos, mon maître, perdra le reste de sa chevelure avant mon retour.

« Je pars vers des cités inconnues de ma jeunesse étudier les hommes et les femmes et sûrement l'amour.

« Accusez de mon destin Pythéas et Euthymènes, car Marseille n'est point faite pour l'étude, mais pour l'aventure. Accusez de mon destin nos trirèmes aux flancs sonores et les vergues pensives. Dans longtemps, dans des années, je vous dirai mes voyages, les splendeurs de Thulé, la route de l'ambre et si vos comptoirs d'Afrique peuvent se multiplier vers le Sud.

« Soyez heureux. »

Dès lors, il ne fut plus question, à Marseille, que de la folie de Xanthos. Parfois, des capitaines de navires disaient avoir entendu parler de lui ou même l'avoir rencontré. On l'avait vu en Egypte avec une danseuse, puis au pays des Steppes, où les Scythes montent debout sur les chevaux au galop. Dans les pornéions d'Athènes, il s'était pris de querelle avec des matelots de Lyon.

Puis le silence se fit sur lui. Le lierre qui poussait sur le mur de sa maison envahissait la porte et les fenêtres ; la mémoire des hommes se faisait moins sévère.



Un matin, sur la place du marché, les partisanes aperçurent un tonneau magnifique, cerclé de fer et soigneusement recouvert. Vers la troisième heure, le couvercle se souleva, une tête poilue se montra, puis un cou tout nu et une poitrine de même. Une clameur de stupéfaction étonna la foule. Lui prit la parole et dit :

« Peuple marseillais, je suis philosophe et je fais profession de vivre conformément à la nature. J'habite dans ce tonneau et j'espère que tu auras pour moi autant de déférence que l'empereur

Alexandre en eut pour Diogène. Quand tu voudras m'insulter, tu m'appelleras chien, et quand tu auras quelque estime pour moi, tu m'apporteras à manger. Je méprise l'argent et je ne ferai aucunement payer les cours de philosophie que je vais enseigner. »

Ce disant, il avait posé sur le sol une petite écuelle et fait quelques pas pour se dégourdir les jambes. Un garde courut avertir les édiles, car un cynique dans une ville aussi bourgeoise que Marseille, c'était un perpétuel défi aux coutumes et à ces préjugés que l'on appelle raison.

Le conseil des anciens se réunit et envisagea cette grave question : devait-on garder le cynique ou l'expulser ?

En plus des dangers qu'il ferait courir à la morale théorique et pratique, Satyras, puisque tel était son nom, ferait concurrence aux professeurs de philosophie du gymnase, gens tenant boutique d'esprit et d'autant plus savants qu'ils faisaient payer leurs cours plus chers. Ces motifs allaient décider le conseil à faire embarquer l'intrus sur un navire en partance, quand un vieillard se leva et développa des considérations habiles : « Certes, dit-il, toutes les cités ne pourront s'énorgueillir d'un tel philosophe en plein vent, ce cynique peut devenir une célébrité locale, et les étrangers viendront en foule à Marseille, pour l'admirer. Il sera notre merveille, comme Rhodes a son colosse, et l'Egypte la statue de Memnon qui chante au crépuscule, nous aurons Satyras, philosophe tout nu dans un tonneau. » Les épiciers et les hôteliers déplacèrent la majorité et il fut délibéré de donner au cynique le droit de cité.

Dès lors, sur l'agora, on entendit une voix de rogomme prêcher le renoncement aux biens de ce monde.

*
* *

Il se passa du temps. Mais dans la ville rien ne fut changé, le rythme de la vie amenait chaque jour les mêmes gestes et presque les mêmes attitudes.

Le feu aux flammes égales brûlait devant Artémis,

les lavandières chantaient de pareilles chansons, et parmi les jeunes filles, certaines qui étaient vierges connurent l'amour, et ce fut là le seul changement.

Les épices, les oranges des Baléares, la soie venue d'Asie à dos de caravanes et chargée sur les navires du Pont remplissaient les entrepôts de leurs couleurs et de leurs parfums, puis étaient dirigés vers l'intérieur, là-bas vers Arles, la Romaine, Avignon, et ces contrées dont les forêts sont la chevelure, où les Gaulois portent de lourds bracelets.

Le feuillage clair des oliviers frissonnait d'une même lumière sur la pente des monts et chaque automne les pressoirs faisaient jaillir de la meule une huile blonde et légère. Vie heureuse d'une cité où les marchands regardaient croître leur fortune et grandir leurs enfants.

Ainsi le temps passait et voici que la villa de Xanthos ouvrit ses volets. Le lierre fut émondé. Des amis vinrent frapper à la porte, un nègre géant leur ouvrit, écouta en souriant leurs questions et ne répondit pas, mais le soir une musique syriaque se faisait entendre.

Xanthos ne se montrait pas, car il était devenu d'une sagesse si exemplaire que les contingences de ce monde lui importaient peu. A quoi bon revoir avant l'heure fixée tous ces gens, ses concitoyens qui lui étaient indifférents. N'avait-il pas appris dans sa randonnée par le monde connu, et même dans des terres ignorées, assez de choses pour vivre seul avec sa maîtresse Rhaïs.

Il avait essayé une dizaine de religions, mais aucune ne lui avait donné le calme de la vie.

La science ? A quoi bon ! il en avait sondé la stérilité dans sa jeunesse. Il avait méprisé les fèves avec les pythagoriciens, compris l'harmonie des sphères, écouté les légendes du Nil en lisant Hérodote. Ah ! cette prêtresse d'Isis, comme elle était fondante ! Il avait fait cocu le grand prêtre, et adoptant la morale spartiate, avait pris les saphirs de la déesse pour les vendre à un juif de Byzance. Alors riche de milliers d'Aurei, il était allé dans la couche de Baïla, la maîtresse la plus chère de l'empire. Réputation bien surfaite d'ailleurs, car l'amour avec elle était une satis-

faction d'orgueil plutôt qu'une volupté. Mais elle fut incapable de lui réciter du Platon, il vit là une décadence des mœurs. Hélas ! ce n'était plus l'heureux temps de Laïs, ni celui ou Aspasie caressait le crâne pointu de Périclès ! Ensuite il vint à Pompei, en litière commune avec un maniaque romain, qui se préparait à la vie publique, en lisant les douze volumes des lois de Minos.

Dans cette ville inoubliable, il connut Rhaïs, à un banquet, naturellement. Elle était un peu ivre, car c'était après la veille médiane et la lune s'abaissait à l'horizon. Belle comme l'Atalante de Parrhasius pour laquelle Tibère sacrifia un million de sesterces, couronnée de narcisses, elle décrivait à haute voix les exercices amoureux composés par le philosophe Aristo. D'un baiser sur la bouche, il la fit taire.

Des funambules en équilibre sur deux cordes se livraient à des pantomimes, les convives discutaient sur les qualités diverses des parties du corps féminin, les esclaves remplissaient es coupes de satyrion et Xanthos ne pouvait se lasser de regarder sa nouvelle maîtresse, ses yeux couleur de violettes et tout son corps doucement ému.

Ils allèrent ensemble dans les tavernes où les combats des Pygmées sont représentés sur les murs, et aussi leurs demeures faites de coquilles et de plumes. Là on les fit boire dans des drillopotes, ces vases sans ouverture et à formes obscènes où il faut aspirer le vin par succion. Epuisés de cette existence fervide, ils partirent pour Rome. Deux jours plus tard le Vésuve détruisait Pompéi et ce fut pour eux une grande douleur que de savoir enseveli sous les cendres, le petit Endymion, qui jouait des crotales.

Maintenant Xanthos et Rhaïs étaient dans la villa du Pharo. Ils s'aimaient, ayant pour cela à leur disposition diverses manières en pratique chez les peuples de la terre et certains secrets qui étaient le résultat de leurs recherches personnelles.

Mais ils touchaient à ce terme que les amants les plus passionnés entrevoient avec terreur, l'habitude commençait à les lasser, peu à peu, insensiblement. Alors Xanthos parla bien bas, oui longtemps, à sa maîtresse et commanda son esclave d'apporter une lettre aux édiles.

A son de trompe, le héraut criophore convoqua le peuple, pour la onzième heure du lendemain, devant le Tribunal des Timouques.



« Viens m'entendre parler aux vieillards de ma ville, dit Xanthos à Rhaïs ».

Elle le suivit, le soleil s'abaissait lentement, faisant surgir de la mer d'immenses rayons verts.

Les Timouques de Marseille s'étaient réunis sur l'Agora où la foule était dense pour écouter Xanthos. L'histoire étrange de ce jeune homme effleurait toutes les bouches et le silence se fit, quand sur la place il fut debout en face des juges.

Taurion le boucher présidait. Il dit :

« Peuple marseillais, tu vas écouter dans le calme, des discours parfois amers, car aujourd'hui Xanthos veut se soumettre à une institution très ancienne de notre cité. Il veut mourir et notre loi le lui permet, s'il obtient la faveur de notre jugement. Je lui donne la parole. »

Et les jeunes filles souriaient, car Taurion était apoplectique, il était gonflé de sang et l'on comprenait très bien son étonnement de voir un jeune homme beau, riche, aimé des femmes et des dieux, vouloir se supprimer.

Les autres juges étaient peu faits pour entendre des phrases subtiles ; cependant Xanthos essaya de les convaincre. Il leur persuada que par son acte il ne voulait pas les accuser de folie, eux qui après sa mort volontaire continueraient à vivre. La question était bien simple, il éprouvait ce *taedium vitae* dont certains poètes se consolaient en écrivant des poèmes. Il n'avait rien à se reprocher, il avait fait et pensé tout ce qu'il lui était possible d'agir et de comprendre. Il ne lui manquait plus pour avoir tout connu que de devenir Empereur ou Divinité, il avait bien trop le sens des convenances pour penser à cela. Alors, il avait décidé de mourir, il aurait pu mettre son projet à exécution sans prendre souci de rien, mais il

tenait à rendre hommage à la loi humaine avant de briser son joug. Il était très riche et ferait don de sa fortune à un homme de cette ville.

« La mort, répondit Tauriôn. Pourquoi la violenter quand elle nous guette à chaque pas, quand elle est dans la nature entière. Ton heure viendra assez tôt pour les yeux de ton amante ».

— Veuillez me pardonner, mais je désire qu'elle soit ma dernière fantaisie. Rhaïs pense comme moi, permettez que notre amour devienne éternel. »

Les jeunes filles serraient leur péplum de laine sur leur poitrine tiède, pendant que les Timouques mettaient les boules d'ivoire dans l'urne.

« Il sera fait comme tu le désires, proclama le héraut ».

La nuit violette allumait dans la cité les flammes joyeuses des lampes quand la nouvelle se répandit. Les gens du peuple devenus chrétiens ne comprenaient pas, car s'ils étaient prêts au martyr, ils avaient peur d'une mort sans gloire pour leur Dieu. Les autres disaient « C'est la loi des ancêtres ».

*
* *

— Cette nuit, chère amante, est plus belle que la lumière du jour. Nous sommes divinement libres, puisque nous avons fixé notre destinée. Chaque minute est une éternité qui passe.

— Oh ! Combien ma tendresse de femme s'exalte à la pensée de mourir pour toi. Comme notre étreinte sera plus vaste que la mort !

— Ce sont de pareils instants qu'Antoine et Cléopâtre ont vécus. Veux-tu des fleurs, de la musique et des chants comme le voulut l'élégant Pétrone. Non, ce serait trop banal que de plagier une belle mort, trop banal aussi que d'attendre l'aurore !

— Pourquoi, dit Rhaïs ?

— Parce que les Timouques, selon la coutume, viendront nous apporter la cigüe municipale. Il me déplairait de décéder devant des vieillards que je présume stupides.

— Alors, partons.

Ils quittèrent la villa, des brumes ondulaient sur la mer. Ils traversèrent le Lacydon dans une barque et abordèrent la cité près de la chaîne du port. Ils gravirent la rue des Potiers, la lune, qui était voilée, répandit alors sa lumière sur toutes choses. Les façades des maisons avaient chacune leur physionomie portant l'empreinte des métiers. Celle-là baillait avec un porche immense pour laisser entrer les voitures, telle autre, aux murs pansus, recelait des richesses de grains.

Sur l'agora maintenant désert, un homme faisait une promenade restreinte autour d'un tonneau. Il s'approcha de Xanthos et dit :

— Sois heureux. C'est toi qui vas mourir ?

— Oui. Mais qui es-tu ?

— Je suis Satyras le Cynique. Voilà ma seule fortune, et il désigna son écuelle faite de la moitié d'une noix de coco.

— Que penses-tu de la vie ? lui demanda Rhaïs.

— C'est une habitude à prendre.

— Et de la richesse ?

— Elle est inutile. Vois, je ne mange que des chouettes, car c'est le symbole de Minerve et je me flatte d'être l'unique sage de cette République. Mais, toi, ô femme, tu es la beauté en personne et je serai heureux le jour où tu passeras ta main blanche sur ma barbe noire.

Un éclat de rire fut la seule réponse de Rhaïs.

Et Xanthos dit au Cynique :

— Ecoute, j'abandonne la cité, et je désire qu'à l'aurore, tu sois dans ma villa pour accueillir les Timouques.

Il traça quelques lignes sur des tablettes qu'il lui donna. Puis, il s'éloigna au bras de sa maîtresse et, devant eux, les portes de la ville s'ouvrirent, car ils étaient libres de ne plus observer les lois communes, maintenant qu'ils allaient périr.



« Quelle folie de boire la cigüe par un matin

pareil », disait Tauriôn aux vieillards qui l'accompagnaient.

Une lueur laiteuse sur la mer étale, l'herbe humide de rosée, foulée par leur marche, persuadaient les Timouques de la joie de vivre.

Les troupeaux allaient aux pâturages la laine encore chaude de la moiteur des étables. Derrière les monts, le soleil était déjà levé, sa jeune lumière faisait vibrer l'atmosphère et quand il apparut plus haut que l'horizon, la ville entière tressaillit.

Alors les matrones, comme à chaque aurore, enlevaient du feu des ancêtres les cendres de la nuit. Dans l'eau tiède des vasques, les jeunes épouses, sous la main experte des masseurs, les éphèbes nus, renaissaient à la vie. Peut-être, dans quelque atrium, un chevalier romain, ivre de vin bleu, cuvait sa gloire d'avoir combattu les barbares sous l'égide des aigles.

« Quelle folie de boire la cigüe par un matin pareil », disait Tauriôn aux vieillards qui l'accompagnaient.

Les Timouques étaient arrivés dans le jardin de Xanthos.

Des roses jaunes, rouges et d'autres issues de greffages savants enlaçaient une rotonde où logeait un Priape.

« Voleur, va chez le voisin, affirmait l'inscription, ou bien je t'empale. »

« Voilà le nègre », dit Tauriôn.

Le Nubien, digne de la maison d'un Empereur, s'approcha d'un air étonné, en bégayant :

— Missié, li sont partis, li sont partis.

— Oui, je sais, interrompit Satyras.

Mais était-ce bien le cynique, cet homme à la barbe peignée par un barbier expert, à la toge coupée par le meilleur tailleur de la ville ? C'était à prix d'or que d'honnêtes boutiquiers avaient consentis à quitter la couche conjugale pour faire un travail de nuit.

— Oui, ils sont partis et m'ont prié de vous remettre ceci :

Et Tauriôn lut :

« Vénérables, salut. Votre jugement nous a suffi. Rhaïs et moi, nous sommes satisfaits. A quoi bon mourir, puisque nous avons connu de cet acte tous

les apparats que la loi nous offrait. Il ne nous restait plus qu'une conclusion désagréable qui viendra bien assez tôt. J'ai trouvé beau le geste et savantes les paroles qui vous ont persuadé, c'est là mon secret.

Je quitte cette ville pour d'autres cités, où j'ai de plus grandes richesses. Ma fortune d'ici, je la donne à Satyras pour ma satisfaction personnelle. »

« Mes chers confrères, ajouta Tauriôn, le prestige de la loi et de Marseille exigent que ce matin, à l'aurore, Xanthos et Rhaïs aient bu la cigüe. Ils viennent de périr devant vos yeux, qu'on se le dise. Qu'elle mort touchante, en vérité. »

Et, de son doigt épais, il essuya une larme factice.

« Messieurs, dit Satyras, venez faire le tour de mes propriétés. »

*
* *

Ainsi, dans Marseille la Grecque, une loi très ancienne fut pour la dernière fois observée. Le sentiment de la mesure était tel que les Timouques parlèrent longtemps de cette mort pieuse. Satyras supporta d'une âme égale sa nouvelle destinée. Il avait fait transporter dans sa villa son tonneau de cynique. Parfois, quand il avait la tête échauffée par le vin, il lui arrivait de dire :

« La suprême sagesse est de se mettre à la portée des événements. Si je redeviens pauvre, je prêcherai de nouveau le renoncement aux biens de ce monde, mais j'aurai la délicatesse d'aller dans une autre ville. »

Si on lui parlait de Rhaïs et de Xanthos, il ajoutait : « Ils ont dû sûrement faire de plus grandes choses, car ils en étaient capables. Nos morales qui résistent à de telles épreuves sont admirables. Nous vivons dans un siècle sacré, mais j'ai peur pour le bonheur du monde, si les hommes redeviennent esclaves de leur religion.

« Ne dit-on pas que les disciples de Chrestos adorent une tête d'âne ? »

Et, faisant un geste de ses paroles, Satyras cueillait toujours les roses, avant qu'elles ne fussent fanées.

Alfred-Chabaud.

L'Allée Pensive

— Je vous en prie, Mademoiselle.

— Vous me pardonnerez, sans doute, quand vous saurez l'objet de ma visite.

Je la priai de s'asseoir et prenant un siège moi-même, j'appuyai mon coude sur la table, la main posée contre le front, dans une attitude d'attention déférente qui me dispensait de soutenir le feu de ce regard féminin.

— Je suis venue à vous, dit-elle, attirée par ce qu'on raconte de votre conscience de prêtre.

— C'est beaucoup dire, Mademoiselle.

— Non, Monsieur, et il faut bien d'ailleurs qu'il en soit ainsi, sans quoi ma démarche deviendrait inutile et même ridicule. Mais d'abord, je crois nécessaire de vous donner quelques détails sur moi-même, sur ma vie jusqu'à ce jour. »

Elle habitait la grande ville voisine, avec sa mère, dont l'existence se dissipait en réceptions et en soirées.

— Quand je dis, Monsieur l'abbé, que j'habite avec ma mère, j'emploie une expression inexacte. En fait je n'ai point connu cette tiédeur domestique, cette tendresse maternelle qui endort le soir les petites filles, ces soins de tous les instants dont on l'entoure, car dès l'âge de huit ans, j'ai été mise en pension. »

Certes, rien n'avait été négligé pour rendre son enfance matériellement heureuse. L'argent nécessaire à son entretien n'avait jamais manqué. Ses camarades enviaient la finesse de son trousseau, les cadeaux qu'elle recevait fréquemment. Mais pleine d'un besoin de tendresse, souffrant presque d'une sensibilité trop subtile, elle prenait en aversion ces poupées, ces coffrets pré-

cieux qu'on lui apportait à chaque visite et elle les brisait rageusement ou les distribuait à ses amies. Elle voyait sa mère dans la cohue mondaine du parloir ; on l'embrassait du bout des lèvres et chaque fois il y avait une étrangère qu'on lui présentait et qui, par sa présence, glaçait les effusions. D'ailleurs on ne restait que quelques minutes. La voiture attendait en bas et on avait encore tant d'achats à effectuer, tant de visites à faire! La petite fille qui, chaque fois, accourait le cœur battant, dans l'attente d'une étreinte enfin maternelle, ne conservait de ces entrevues hâtives que des réminiscences physiques de parfums alanguissants et des souvenirs de toilettes tapageuses qu'il fallait prendre garde de ne point froisser.

— Si je m'étends un peu longuement sur ma jeunesse privée d'affection, c'est que j'y vois les racines du mal dont je souffre et dont j'attends que vous me guérissiez.

Il y avait dans sa voix quelque chose de si profondément sincère que je ne pus m'empêcher de lever le front et de la regarder. Un geste qu'elle fit la rapprocha de la table et son visage m'apparut en pleine lumière. Il n'avait pas l'inexpressive joliesse de tant de visages féminins, mais plutôt cet aspect tourmenté, cette stérile mélancolie que j'avais discernée jadis chez certains de mes jeunes amis avant la guerre. La fragilité de la femme accentuait cette expression de faiblesse ; je fus effrayé devant cette âme qu'on devinait si pleinement crépusculaire dans un corps juvénile. J'étais bien en face d'une de ces natures aptes à toutes les souffrances, offertes à toutes les blessures et qui ont fait du malheur un élément familier. C'était, pensai-je encore, une attardée. Dans ce siècle où les jeunes filles perdent peu à peu, en voulant égaler les hommes, cette délicatesse qu'elles devaient à l'habitude atavique d'abandonner le soin de leur avenir à la force d'un maître, elle portait encore

une âme féminine, elle demeurait attentive aux manifestations diverses de sa sensibilité ; peut-être même aurait-il mieux valu que, comme ses compagnes, elle se fût contentée de jouir de ces heureuses vacances, de cultiver ses dons physiques plutôt que ses forces morales. La brutale lumière du soleil sur les jeux de son corps aurait eu sans doute des effets plus heureux que, dans son âme compliquée la flamme indiscrète de l'analyse.

Dès lors, la suite de son récit ne m'étonna plus. Avec une surprenante connaissance de soi elle expliquait ses faiblesses et ses détours, les brèches qu'elle avait discernées et qui la laissaient à la merci de tous les assauts. Elle savait bien qu'elle avait trop d'imagination et pas assez de raison. Et, en même temps, elle sentait qu'une force en elle la poussait vers l'accomplissement de chacun de ses rêves. Elle était incapable de les créer et d'attendre, dans la médiocrité présente, les circonstances favorables à leur réalisation. Il lui fallait courir au-devant d'eux. Aussitôt conçus, ils vivaient hors d'elle d'une existence indépendante et elle se sentait la volonté de briser tous les obstacles pour les atteindre enfin. Une effrayante logique la menait jusqu'aux extrêmes conséquences d'une idée. Et toutes les semences trouvaient en elle un champ fertile ; quels que fussent les problèmes qui se présentassent à son esprit, elle ne pouvait demeurer indifférente, il fallait qu'elle prît parti et elle se demandait avec angoisse où la mènerait un jour cette ardeur combative, cette promptitude à s'émouvoir et surtout cette paradoxale ténacité dans l'enthousiasme.

— Je rends grâce à Dieu que, jusqu'à ce jour, aucune pensée dangereuse, aucune tentation ne se soit installée derrière mon front. Car, le branle donné à mon cerveau, je n'aurais eu de cesse que je ne sois arrivée à l'aboutissement fatal de l'une ou de l'autre. J'en suis au point de tout comprendre, de tout admettre, aussi bien

la bombe de l'anarchiste que le péché de la jeune fille qui se donne par amour. Il faut plaindre, Monsieur l'Abbé, les âmes qui ont peur d'elles-mêmes. Il me semble, à certains jours, que l'être que je suis actuellement, avec ses goûts et ses aversions, n'a point ma vraie personnalité. A la place de chacun de mes actes, j'ai l'impression que j'aurais pu en accomplir un autre tout différent. Pour tout dire, il me paraît que j'ai toujours agi plutôt par le mécanisme de mon éducation que par l'impulsion de ma nature. C'est parce que je sens que je ne suis pas entièrement confondue avec moi-même que je redoute, à chaque instant, de voir apparaître ma vraie figure. Parfois, si laide qu'elle puisse être, dans un grand besoin de vérité, je souhaite qu'elle se substitue à celle que je crois connaître. A d'autres moments, et ce sont les plus douloureux, je veux persister dans mon être d'aujourd'hui, je le sens se désagréger avec terreur ; je vois chanceler les notions que je croyais le plus solidement assises, je perds le sens du bien et du mal et il me semble que ma foi elle-même va s'écrouler ! »

Certes, il y avait, dans ce trouble des motifs suffisants de se soumettre aux rigueurs d'une règle, et d'établir, pour soutenir sa vie, l'armature d'une discipline. Elle l'avait mendiée cette direction qui lui manquait et jamais elle n'avait trouvé le maître éclairé, le confesseur infiniment délicat qui fut capable de la comprendre et de la soigner. A la pension, puis au lycée, elle avait eu des professeurs intelligents, mais plus aptes à enseigner des faits qu'à redresser des âmes. Et, surtout, du haut de leur chaire, on les sentait éloignés de la vie, pleins de cette prévention injuste qu'ont les grandes personnes à l'égard des enfants.

Au carême de cette année, elle avait écouté la prédication d'un père jésuite, dont on disait qu'ayant beaucoup souffert il avait une grande connaissance des

cœurs. Il revenait des missions africaines ; il avait combattu pour la foi et l'on affirmait que sa chair avait eu un avant-goût du matyre.

« Nul autre prêtre ne me parut plus capable de me comprendre et de me conseiller. J'espérai trouver en lui le maître spirituel que je cherchais depuis si longtemps. Il écouta ma confession comme un récit de jeune fille romanesque. Il me traça un plan de lectures pieuses, me défendit la solitude, m'engagea à me mêler aux jeux de mes camarades et ne me laissa pas une deuxième fois m'égarer dans l'exposé du désordre qui était en moi. »

Elle avait juré que cette épreuve serait la dernière et elle avait résolu de porter son mal en elle comme une lampe dans un tombeau. Mais, à présent, des problèmes nouveaux se présentaient. Sa mère avait décidé que ses études s'arrêteraient cette année et qu'à la fin de ses vacances, elle vivrait définitivement sous son toit.

Ici, elle s'arrêta un instant, et puis, des larmes dans la voix :

— Ah ! mon père, plaignez, dit-elle, une fille qui redoute le moment où elle doit rejoindre la maison de sa mère ! Je n'ai pas la moindre idée de l'existence à laquelle je vais être soumise, mais je la redoute : un instinct profond m'avertit que la réalité sera plus terrible que je ne l'imagine. Ce n'est pas seulement la timidité d'une solitaire qui s'effarouche en moi, car je sais que l'on se plie à toutes les habitudes. Je sens s'exaspérer la haine d'un milieu que je réprouve, d'un monde que je condamne. Et, — oserai-je l'avouer, — à la pensée de vivre côte à côte avec ma mère, c'est ma pudeur de jeune fille qui se révolte !

Elle s'était dressée, effrayée par le son de sa voix, par l'accusation terrible qu'elle venait de jeter.

— Car enfin, la plus profonde ignorance finit par se

dissiper à force d'entendre des allusions, si hypocrites que soient les sous-entendus, leur fréquence leur donne un jour une claire et effrayante signification !

Je lui fis signe de s'asseoir et me levant moi-même j'ouvris les persiennes toutes gandes sur la nuit. L'air frais, avec le murmure des peupliers entra dans la pièce.

— Vous ne vous êtes pas trompée, mon enfant, lui dis-je, si vous êtes venue à moi avec l'espoir que je comprendrai vos angoisses. Mais n'attendez pas que j'approuve les dures paroles que vous venez de prononcer. Sur des soupçons, sur des calomnies de camarades vous ne pouvez fonder un jugement contre Madame votre mère.

— Ah ! faites-moi la grâce de me croire et ne m'obligez point à étaler des preuves que je possède.

Elle poursuivit, avec une expression de dépit :

— M'avez-vous comprise, enfin ? Et s'il est vrai que le démon s'acharne sur les âmes dont il connaît la faiblesse, ne sentez-vous pas que je suis une de ces victimes prédestinées ? S'il ne s'était agi que de me sauver de moi-même, mon cas déjà aurait mérité votre sollicitude. Mais par surcroît me voici exposée à toutes les corruptions, sur le point d'être jetée dans un tourbillon de boue et vous m'abandonneriez.

— Une mère, si bas qu'elle soit tombée, ne peut pas vouloir la honte de la fille. Et si j'étais un rude censeur, comme ce père jésuite, — d'ailleurs fort clairvoyant — dont vous me parliez tout à l'heure ; je vous dirais que vous subissez la tyrannie d'une imagination surexcitée. Le soin qu'elle a eu de votre éducation ne prouve-t-il pas que votre mère a le souci de vous éviter les épreuves qu'elle a peut être subies. Pour être si sévère savez-vous quelque chose de sa vie et des événements qui ont pu dévoyer sa destinée ?

— Jamais elle ne m'a prise pour confidente.

— Il y a des confidences inutiles et d'autres qui, de mère à fille, seraient trop douloureuses.

— Eh bien! si elle-même rougissait de son existence, pourquoi n'avait-elle pas la force de s'y arracher ?

— Ah ! taisez-vous : vous raisonnez comme une enfant et comme une fille ingrate !

Elle se leva dans un mouvement de colère et son jeune orgueil fit flamboyer ses yeux gris bleu.

— Adieu, Monsieur l'Abbé, je regrette d'avoir retardé l'heure de votre repas.

Je l'arrêtai d'un geste et avec une véhémence qui, depuis, m'a fort étonné moi-même :

— Pourquoi êtes-vous venue me voir, puisque, quand je discute les décisions que vous avez déjà prises vous vous révoltez et désirez rompre l'entretien ? Quelle est cette étrange humilité qui vous pousse à vous confier à un confesseur et cette fatuité qui vous fait mépriser ses conseils ? Je vois en vous un absurde dualisme, un grand besoin de confiance et d'abandon et, en même temps une poussée d'orgueil. Voyons, Mademoiselle, êtes-vous venue me soumettre une cause jugée d'avance ou croyez-vous avoir besoin de moi pour résoudre un cas de conscience ? »

— Cependant, continuai-je, quel que soit l'état d'esprit dans lequel vous êtes venue vers moi, je ne peux plus me désintéresser de vous.

Son énergie se détendit tout d'un coup, une rosée de larmes glissa sur ses joues.

— Ne m'abandonnez point ! Ne m'abandonnez point ! dit-elle, d'une voix coupé par les sanglots.

— Voyons ! qu'aviez-vous décidé avant de venir ici ?

— J'étais prête à partir, à chercher un emploi pour gagner ma vie.

— Quoi donc ? Vous redoutez la tentation sous le

toit de votre mère et vous ne craignez pas d'affronter les dangers qui assaillent de tous côtés une jeune fille livrée à elle-même ? N'êtes-vous pas inconséquente mon enfant ?

— Je me sens assez forte pour les surmonter.

— Eh ! bien alors que craignez-vous ?

Et, comme elle baissait la tête, sans répondre,

— Je ne vois en vous, lui dis-je, que des contradictions, vous venez d'affirmer que vous vous sentiez capable de diriger vous-même votre vie et tout à l'heure vous m'avez dit que votre âme vous faisait peur ! Vous m'avez dit que votre âme vous faisait peur ! Vous vous êtes plainte d'avoir passé une enfance sans affection et maintenant que votre mère vous appelle vous ne voulez plus de sa tendresse.

— Quand j'étais petite, il y avait des choses que j'ignorais.

— Admettons que vous ne vous trompiez pas ! Je me demande alors comment la pensée ne vous est pas venue d'un apostolat qui sauverait une âme et vous rendrait une mère !

Elle hochait la tête tristement et ses mains pétrissaient le mouchoir trempé de larmes.

— Elle vous aime, mon enfant ! Elle vous veut près de vous et votre innocence même fera plus pour sa conversion que vos paroles ! Vous reculeriez devant cette tâche sacrée alors que tant de martyrs n'ont pas hésité quand il s'agissait de me sauver des ennemis ? Ils ont sacrifié leurs biens, leur gloire, leur vie et à vous, Dieu ne demande qu'un peu d'amour. Il est donc bien difficile d'aimer une mère ? Non! non! obéissez, Mademoiselle ; le devoir est bien simple et je m'étonne que vous ayez eu besoin de me consulter à cet égard. Portez votre foi dans ce foyer privé de Dieu jusqu'à ce jour et je vous promets que la récompense dans ce monde même ne se fera pas attendre.

— Ah ! quelle foi voulez-vous que j'apporte ? J'ai peur de ne plus croire moi-même !

— Quand partez-vous ? lui demandai-je.

— A la fin de septembre.

— Eh! bien! vous avez encore une quinzaine. Vous reviendrez me voir. J'espère, Dieu aidant, rendre la paix à cette âme qui ne se connaît point.

Dans la pièce voisine, on entendait M. Tissandier qui, depuis un instant, toussottait nerveusement. Elle se leva pour partir et me tendit la main. Je la raccompagnai jusqu'à la porte et je la regardai s'éloigner sous l'allée de platanes.

Puis je vins prendre ma place pour le repas du soir.

*
* *

Maintenant que ces choses sont si loin qu'elles ne paraissent plus avoir été en moi, maintenant surtout qu'il m'est donné de concevoir la synthèse de cette existence dont je n'ai connu les éléments que un par un, je me demande si l'aveuglement des hommes n'est pas plus redoutable que les ténèbres en elles-mêmes, si le Juste qui va les yeux grands ouverts dans la nuit ne suit pas un chemin plus sur que le fol qui marche, paupières closes, dans la lumière.

Je rentrai dans ma chambre, l'âme tumultueuse, comme un matin de Pâques ; mille carillons étaient en branle dans ma tête ; cette visite inattendue, le son de cette voix, la gravité de la confession que je venais d'entendre après une si longue période de calme, avaient créé un trouble persistant, éveillé une multitude d'échos dont la nuit n'arrivait pas à atténuer le crépitement.

Aujourd'hui j'aurais diagnostiqué une dangereuse exaltation de ma personnalité, un orgueil d'avoir été choisi par une tache aussi délicate ; je ne me serais pas

trompé sur la nature de mon émotion ni sur son origine. Mais il est vrai que je ne suis plus comme alors au centre de ma vie. La mort m'a élevé au dessus des choses et de moi-même. Je n'ai plus le droit d'être sévère envers ce que je fus.

Il aurait fallu que les années eussent distendue jusqu'à la dernière fibre de mon âme pour que cette soirée n'eût eu en moi aucun retentissement. Ce fût une ivresse peut-être, mais, ne l'ayant point provoquée, je ne fis rien non plus pour la prolonger. En celà je suis resté pur. On n'a pas le droit de me reprocher une promenade dans l'équivoque. Au contraire, j'ai voulu aborder la tâche que je venais d'accepter le cœur exempt de trouble, la tête vide de fumées.

Je poussai la porte de ma chambre, bien décidé à ne pas étudier encore le problème à oublier pour cette nuit ce que la jeune fille venait de dire. Sans doute, il y avait en moi une abondance de pensées qui avaient été suscitées par l'entrevue d'avant le dîner. Mais aucune d'elles ne se rapporta directement aux événements que je venai de vivre. Ni le visage de mon interlocutrice, ni le tableau qu'elle m'avait tracé de son désarroi n'occupèrent mon esprit plus particulièrement. Mon émotion fut comparable à celle qui naît en nous de la musique. Cette heureuse série de sensations auditives, dans le moment où elle impressionne notre âme, s'accompagne d'une exhalaison d'images qu'elle a peut-être provoquées mais qui demeurent étrangères à son esthétique.

Une fois de plus je jetai sur ma table de bois blanc, constellée de taches d'encre, les vieux papiers, aux bords jaunis que je conservais depuis de si longues années ! Une fois de plus je plongeai mes doigts dans cet amas de feuilles raturées, avec une joie presque physique ; mais, à l'encontre des autres jours, je n'éprouvai plus ce pincement de cœur que je ressentais

jadis pour redescendre parmi mes souvenirs. M'étais-je enfin arraché au charme néfaste du passé ? Je n'osais pas croire qu'il m'était donné maintenant de comprendre que les choses vécues gisent au fond de nous comme la vase dans un lac et qu'à vouloir les remuer on ne réussit qu'à troubler l'eau claire d'aujourd'hui.

Vous qui êtes encore de l'autre côté de la vie et qui sentez sous vos pas la résistance du sol, démasquez l'imposture des morts qui s'en allèrent ployant sous des fagots d'épines et qui reviennent chargés de fleurs.

Ce soir là, je demeurai sans pensées devant ces choses ou avec des pensées si vagues qu'elles se fondaient en une douceur uniforme ; point d'images, mais une luminosité. Et j'avais les avant-bras posés sur la table, la tête penchée et peut-être un sourire sur mon visage.

Je ne puis dire combien de temps s'écoula ainsi. Sans doute mes fenêtres étaient-elles encore éclairées quand M. Tissandier, au terme de sa veillée quotidienne sur la terrasse, éteignit sa dernière pipe et quitta son fauteuil noueux.

J'étais encore engourdi par cette inexprimable torpeur lorsque le bruit de la porte se refermant me fit tressaillir. Je vivais dans le presbytère comme dans une maison transparente. A tout instant de la journée, en quelque pièce que je fusse, M. Tissandier entrait sans annoncer sa venue. Mais depuis longtemps j'avais dépouillé ma vie de tout ce qui conservait un caractère personnel ; je pensais et j'agissais ecclésiastiquement. Je n'avais donc rien à cacher à mon curé et même dans ces papiers d'autrefois, à présent déployés sur ma table, on ne pouvait découvrir que de gauches essais littéraires, des notes purement objectives, et rien qui pût renseigner sur le fond de mon âme. Je suis donc sûr que, jusqu'à

ce soir, il ne surprit jamais un tressaillement quand les hasards de la journée l'amenaient à rompre ma solitude.

Mais, dans la glace, au sourire discret qui venait de passer sur son visage je compris que j'avais eu un sursaut et que mon trouble ne lui avait pas échappé.

Il était trop intelligent et trop subtil. Il aurait dû sans me visiter rejoindre sa chambre. S'il n'était point venu je n'aurais jamais su ce qu'il y avait au-dessous de moi-même. Et les choses qui s'y ébauchaient seraient mortes pendant la nuit, sans qu'au soleil du lendemain j'eusse retrouvé d'elles la moindre trace. Songez aux nombreuses existences qu'il vous faudrait vivre si vous pouviez déceler tout ce qui se passe en vous à votre insu et s'il vous fallait subir les innombrables conséquences de ces multiples faits dont un seul, par la grâce d'un hasard inexplicable, sera accueilli par votre conscience !

— Vous n'êtes pas encore couché, mon enfant ? dit-il de cette voix qui déguisait si bien le fond de sa pensée.

— Vous le voyez, mon père, mais je n'allais pas tarder à éteindre ma lampe.

Les usages ecclésiastiques pouvaient seuls expliquer ces termes de « Mon père » et de « Mon enfant » que nous employions l'un et l'autre. Sans y mettre, j'en suis autant sûr pour lui que pour moi, plus de sens profond, plus d'intime chaleur que dans le mot de Monsieur.

Son regard, qui avait d'abord scruté ma physionomie, se fixa un moment sur les papiers qui couvraient ma table, et sur lesquels étant debout, j'avais posé mon poingt gauche. Je crus comprendre qu'il ne découvrit rien d'anormal dans leur fatras. Je savais qu'il les connaissait aussi bien que moi. Par déférence, les premiers temps de mon arrivée au presbytère, je n'avais pas cru devoir fermer mon armoire à clef. Et depuis, le fait de rompre cette habitude me paraissait tellement gros de

conséquences que je n'eus pas le courage de m'y résoudre. D'ailleurs M. Tissandier feuilletait mes papiers personnels avec tant de précautions, et il s'ingéniait avec tant de bonheur à remettre toutes choses dans l'ordre et à la place où je les avais disposées qu'il n'y paraissait point. Tout se passait donc comme si le secret de ma solitude n'avait jamais été violé. Et ma lâcheté s'accomodait de ces perquisitions discrètes qui ne laissaient point de traces. Rien ne me répugnait tant que de me mettre en état de lutte ouverte avec M. Tissandier. Je lui savais gré de poursuivre ses recherches avec une telle habileté que nul désordre ne pouvait jamais m'imposer l'obligation de protester contre ses procédés.

— Vous avez eu ce soir une visite inattendue.

— En effet : les pénitentes de cette ville ont pris l'habitude de se confier à votre grande expérience plutôt qu'à la mienne.

— Elles ont peut-être tort, mon enfant, et celle-ci me semble bien inspirée.

Pas une des paroles que nous venions d'échanger n'était sincère.

Nous savions, tous les deux, ce qu'il y avait au fond de nous-même et nous nous ingéniions, cependant, par des assemblages de mots, à créer d'artificielles pensées dont nous n'étions dupes, ni lui, ni moi.

C'est une grande pitié alors que les âmes humaines errent dans la foule l'une à l'autre impénétrable, que dans les rares moments où il est donné à deux d'entre elles de s'apercevoir derrière le voile qui les enveloppe, il faille que par des mensonges elles essaient de masquer aussitôt le vrai visage qu'elles ont montré.

— A la longueur de l'entretien, je juge que les confidences que vous avez reçues sont d'une gravité toute particulière.

Je fis un geste évasif et nous restâmes un moment, l'un près de l'autre, silencieux. Il reprit :

— A Dieu ne plaise que je vous impose mes directives dans l'accomplissement d'une tâche dont vous vous jugez capable, si vous l'avez acceptée.

— Il m'a semblé, en effet, qu'il était de mon devoir de prêtre de ne pas laisser partir sans un mot de réconfort cette jeune âme venue, avec tant de franchise, me demander de la conduire et de la conseiller.

— Vous avez agi suivant l'impulsion de votre conscience et de votre générosité.

Il s'était assis, marquant par là, — car tous ses gestes avaient une signification, — que notre entretien n'était pas près de finir. Il était contre ma table, le bras posé sur le rebord, la main pendant dans le vide, la tête penchée ; et ma lampe éclairait son profil coupant, détaché comme celui d'une médaille d'argile sur l'ombre noire de la chambre.

— Je vous connais, mon enfant, et je n'ai point de crainte pour vous. Vous raisonnez in abstracto, et vous prenez vos décisions sans tenir compte des contingences et du milieu dans lequel nous vivons. C'est l'indice d'une âme qui ne voit que la belle face des choses sans se douter que d'autres en ont peut-être une vision différente.

Je l'écoutais, avec cet air déférent et étonné que je prenais maintenant à mon insu, chaque fois qu'il me parlait. Il poursuivit :

— Vous vous doutez que depuis trente ans j'aie acquis une connaissance des gens qui me donne bien quelque droit à tenir le petit discours que je vous fais.

— Je vous en prie, mon père, lui dis-je, j'écouterai toujours avec soumission les conseils que vous me donnerez.

— Je ne vous donne point de conseils, mon enfant. Je vous fais seulement part de certaines réflexions qui m'ont été suggérées ce soir par la longue visite que vous

avez reçue. Vous vivez en dehors, — je devrais dire au dessus, — de cette ville où vous n'avez point de relations. Vous préférez, non par fierté, mais par désir de recueillement, lire votre bréviaire en pleine campagne et, votre promenade achevée, vous revenez vous enfermez dans cette chambre où sans doute de biens chers souvenirs parlent à votre cœur. Que vous avez raison, mon enfant ! Il vous est donné ainsi de n'être point exposé à pêcher contre votre prochain en jugeant avec sévérité la méchanceté, l'étroitesse d'esprit, le goût de la médisance qui sont les défaut communs de vos actuels concitoyens. Je suis tenu à moins de réserve que vous. Il est des salons où, dans l'intérêt matériel de la paroisse, je dois paraître. Il en est d'autres où ma présence suffit à dissiper les idées préconçues qu'on entretient contre notre ministère. C'est vous dire Antoine que je connais bien le visage des hommes, non point le vrai peut-être, mais celui qu'ils prennent quand ils se trouvent en compagnie. Il n'est point beau, soyez-en sûr et je puis vous dire que rarement des actes seront jugés suivant la valeur de leurs mobiles ; on s'empressera plutôt de les défigurer. Vous ne réussirez pas à faire comprendre à ces commerçants et à ces vignerons, dont les nerfs se ramifient dans la masse épaisse de leur chair, comme des racines dans une terre grasse, qu'un homme dans la force de l'âge ait pu s'abstraire de son sexe au point de n'éprouver qu'une émotion toute spirituelle dans le commerce d'une jeune fille. Rappelez-vous les diatribes de Paul-Louis Courier contre la confession ! Ne croyez-vous pas qu'au point de vue de la religion, il y ait plus à perdre qu'à gagner à persévérer dans la tâche que vous avez entreprise ? Vous sauverez cette âme, j'en suis sûr, mais vous provoquerez des critiques qui répandront autour de nous une atmosphère dangereuse. A travers ce nuage dont la calomnie nous enve-

loppe, les indifférents ne nous aperçoivent pas tels que nous sommes et prompts, à accepter, par paresse d'esprit, des jugements qu'ils n'ont point établis eux-mêmes, ils ont tôt fait de hurler avec les loups, de nous retirer le peu d'estime qu'ils pouvaient avoir pour nous. Et voilà nos églises qui se dépeuplent, le zèle religieux qui s'atténue, les âmes qui se perdent en foule ! Pour une que vous aurez ramenée, trente qui se détourneront! »

Dans le moment où, avec une rondeur qui n'était pas dans sa manière, il accomplissait son devoir de chef ecclésiastique, je discernais, derrière le pasteur, l'homme attaché à défendre ses prérogatives, dépité de n'avoir pas été choisi pour cette tâche dont j'avais été jugé digne. Tel était le malentendu qui nous séparait, que si pressantes que fussent ses raisons, je ne pouvais plus être convaincu. Il importait peu, par conséquent, que je répondisse à chacune d'elles par des arguments. J'avais délibéré et jugé en moi-même. Ma décision était inébranlable. Dès lors, tandis qu'il me parlait, je voyais, moi, dans le tunnel de sa manche, les poils de son bras sec comme un sarment, et rien de plus.

— Vous ne répondez pas, Antoine ? dit-il, d'une voix plus brève.

— Je ne puis pas vous répondre. Je sais que vous avez raison mais que je ne puis pas faiblir à ma promesse.

Il eut un mouvement nerveux, je le sentis prêt à bondir, à laisser éclater enfin ce bouillonnement qu'il avait contenu jusqu'à présent avec une si belle maîtrise de soi.

— Ah ! je ne vous laisserai pas compromettre cette paix si précaire que nous accordent tant d'ennemis.

Je répliquai avec douceur.

— Pourquoi voulez-vous que je compromette cette paix ? Votre méfiance est un outrage que je ne mérite point.

— Taisez-vous ! taisez-vous, reprit-il avec véhémence! Vous êtes une tête fumeuse et un cœur effréné.

Il était maintenant debout et comme tous ceux qui ont gardé trop longtemps secrète leur rancœur, il l'exhalait dans un crescendo qui l'entraînait lui-même au delà de ce qu'il eût voulu exprimer.

— Ni artiste, ni prêtre, masse flottante et nébuleuse, quel secours voulez-vous apporter ? Vous ne vous êtes pas réalisé et vous voulez aider les autres à trouver leur chemin ! Qu'êtes-vous venu faire dans les ordres ? Sous un aspect doucereux vous êtes un indiscipliné. L'Eglise, Monsieur est un fleuve qu'on ne remonte point. Il faut l'abandonner aux forces éternelles et toute résistance est un péché. Mais vous, — peut-on vous connaître ? — Vous dites toujours oui et vous allez où vous poussent vos instincts, non pas certes vers la faute physique, — je suis juste, — mais dans un jardin touffu de rêveries et de pensées païennes.

— Vous êtes sévère pour moi, et je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas !... Vous ne comprenez pas !... Et moi non plus je ne comprends point votre calme.

— J'ai quarante ans, mon père, et vous me traitez comme un séminariste.

— Et moi j'avais déjà dit ma première messe que vous n'étiez point né. Pourquoi voulez-vous me forcer à préciser des choses que vous auriez du saisir à mots couverts ?

— Que voulez-vous dire ? Il me semble qu'il n'y a pas, dans l'affaire qui nous occupe le moindre prétexte à nous heurter.

Il pinça les lèvres et ses yeux eurent un regard singulièrement explicite. Non certes, rien dans mon attitude n'eût pu motiver cette explosion de mauvaise humeur.

Mais six années de cohabitation avaient créé entre nous cette inimitié et un prétexte plus futile encore eût suffit pour qu'elle éclatât. Il reprit, la voix tremblante encore.

— Je vous demande pardon de mon emportement. Vous avez conscience que je défends les intérêts supérieurs de la paroisse. C'est le souci de notre bon renom, de l'honneur du sacerdoce qui sont la cause de ma colère. Vous n'auriez pas eu l'ennui de ma présence si toute autre paoissienne s'était adressée à vous. Mais celle-ci est la fille d'une créature de mauvaise vie et personne ici ne l'ignore.

— Jésus n'a accablé ni la pêcheresse, ni la femme adultère, et vous voudriez que je me détourne de cette jeune fille parce que sa mère a pêché ?

— Je vous en prie, je vous en prie ! Méfiez-vous du romanesque dans la confession. Je n'ai rien à reprocher à Marcelle Chambon, si ce n'est qu'elle est trop semblable à vous.

— Décidément, mon père, mon caractère semble vous inspirer une certaine répulsion. Quelque idée que vous ayez de moi, vous me reconnaîtrez le droit de suivre les avis de ma conscience ! Et laissez-moi être persuadé que l'honneur du sacerdoce ne sera pas compromis parce que l'Abbé Carmel aura détourné du mal une âme qu'honorent ses scrupules.

— Quoi qu'il arrive, dit-il brusquement, vous l'aurez voulu Antoine. J'ai fait mon devoir, que Dieu vous garde !

(*A suivre.*) Marcel NALPAS.

Les Livres

Fred Berence. — **Le Parricide** (chez F. Rieder).

Ce parricide est un tout jeune homme. Dans sa prison, pour essayer de justifiér à ses yeux son terrible crime, il écrit un mémoire, où il retrace tous les événements d'une enfance malheureuse, et les circonstances qui ont concouru à faire de lui le plus abominable des assassins. M. Fred Bérence a eu, par l'amitié de l'avocat de la défense, l'heur de lire ce document.

Rien ne peut justifier un parricide. M. Bérence a voulu soutenir une gageure fort malaisée. L'écueil, dans toute tentative de ce genre, est que l'on est conduit infailliblement vers l'anormal ou l'exceptionnel. M. Bérence, dont je loue la témérité, n'a pu éviter l'inévitable.

Pour ôter à cet acte son caractère odieux, il fallait nécessairement le présenter, en quelque sorte, soit comme un châtiment, soit comme un meurtre préventif de légitime défense, que ce meurtre ait eu lieu pour préserver son auteur ou une tierce personne. Il fallait attirer toute notre sympathie sur le meurtrier, en le dotant d'un caractère généreux, droit, essentiellement honnête et, surtout, en faisant de lui la victime... Bien entendu, le père assassiné deviendra un être parfaitement méprisable, dont nous souhaiterons le châtiment au long des pages. De la sorte, ayant habitué notre indignation à l'idée de ce châtiment désirable, nous serons porté à l'excuser, peut-même à l'approuver.

Et tout se passe ainsi, et j'ajoute qu'il n'en pouvait être autrement. Sinon, nous aurions fermé le livre dès les premières lignes.

Par la faute de son père, âme vile, cynique débauché, Jacques Valcour a connu dès l'enfance toutes les douleurs, toutes les humiliations. Il a été « communier » ; adorant sa mère, il a assisté durant des années au martyre de sa misère, de son abandon. A force de courage, l'enfant abandonné a réussi à suppléer à la carence du soutien paternel ; il a reconstruit le foyer, il a élevé ses jeunes frères. Le père, après plusieurs amendements éphémères, a disparu,

Un jour, Jacques apprend qu'il agonise sur un lit d'hôpital. Il va vers lui. Le père, guéri et repentant, reprend sa place désertée ; mais, à peine installé dans cette maison qui n'est plus la sienne, le vieil homme reprend le dessus ; les scènes recommencent ; le père est jaloux du fils ; la vie commune devient intolérable. Le fils supporte tout, jusqu'au jour où, voyant brutaliser sa mère sous ses yeux, il fait le geste irréparable.

Voulant réaliser une œuvre forte et vraie, M. Bérence s'est attaché à nous présenter dès caractères complexes, pleine de contradictions et d'incohérences. Tels sont les caractères d'un Shakespeare, d'un Balzac, d'un Dostoïewsky ; mais, chez ces maîtres, les contradictions les plus décevantes résultent de l'observation profonde, de la psychologie pénétrante. Leur synthèse regroupe des éléments déterminés par une analyse exacte ; elle n'est point une combinaison capricieuse de traits groupés au hasard. Les personnages du parricide nous paraissent artificiels, et leur complexité voulue se présente à nos yeux comme un ensemble incohérent de disparates. M. Valcour est un singulier mélange de faiblesses, de passions mauvaises, de bonté, de reconnaissance et d'ingratitude... Dans ce terrain infesté de mauvaises herbes, on est surpris de rencontrer les fleurs les plus délicates. La mère, qu'aveugle son amour pour son mari, est tantôt infiniment séduisante par sa douceur, sa résignation, tantôt révoltante de partialité et d'ingratitude. Il n'y a rien que d'artificiel dans les autres caractères ; si j'en excepte le héros, lequel a tout, évidemment, pour forcer notre sympathie, encore que son amour pour sa mère et sa tendresse pour son petit frère paraissent un peu forcés. Il manque à ces froides combinaisons ce je ne sais quoi qui persiste dans les actes les plus divers, parmi les contradictions les plus surprenantes, des être les plus complexes, et par quoi se décèle la personnalité.

M. Bérence sait narrer. Il ménage l'intérêt ; alors même que son jeu nous paraît étrange ou faux, nous nous prenons à le suivre avec attention. Ce n'est pas là un mince mérite chez un romancier. D'autant plus que, chez lui, la forme manque d'attrait. Ce livre paraît gris et maussade, pas de vie, pas de couleur dans le style. Le don de l'image, l'expression qui peint ou qui évoque, la musicalité de la phrase, son mouvement, son caractère, sont ici à peu près absents.

Œuvre déconcertante. Attendons, pour porter un jugement plus équitable sur M. Bérence, un livre plus significatif.

Henry de la Tombelle. — **Histoires comiques et féroces** (chez R. Chiberre).

Comiques ?... C'est peut-être beaucoup dire. Féroces, assurément, pour le locteur. G. MOUREN.

Deux Hommes, roman, par Georges Duhamel (*Mercure de France*).

A la lecture des premières pages de ce livre, de celles particulièrement où M. Duhamel décrit l'assaut de la place du Panthéon par le vent du Nord-Ouest, j'ai pensé à la façon dont M. Giraudoux, dans sa *Prière sur la Tour Eiffel*, explique l'invasion du style moderne par les métaphores : ce serait une défaveur excessive des adjectifs qu'il faudrait incriminer. Il n'en serait pas ainsi dans le style de M. Duhamel, qui s'est quelque peu amusé, à son tour, à ces jeux. Mais en cette permanence des adjectifs autour de ses métaphores, je vois un signe du peu d'importance qu'il attache à ces divertissements : vraiment soucieux de moderniser son écriture, il l'eût faite plus directe, c'est-à-dire par une contradiction bien moderne, elliptique... quoiqu'il en soit, ce léger abus d'épithètes et d'images désoriente un peu tout d'abord. Mais on ne tarde guère à l'oublier, et je veux en faire autant. Si j'ai commencé par des réserves, c'est pour m'en débarrasser.

Sachons gré à l'auteur d'un livre si noble de l'avoir entrepris sur le ton du badinage. Il en résulte une bonhomie mélancolique, dont la subtilité consiste à effleurer, sans y tomber, la banalité de l'existence. Il y a là une pudeur profonde, que beaucoup n'ont pas, dont le premier soin est de proclamer la gravité de leurs ouvrages ; ce qui est plus facile, évidemment, que de la suggérer. Pudeur d'autant plus louable, ici, que le sujet du livre est tout nouveau. C'est l'histoire d'une amitié. Si ce sentiment occupe une place importante dans beaucoup de romans, je n'en connais point dont il soit l'objet. Mais l'originalité véritable est discrète. M. Duhamel ne nous présente pas une « étude ». (*Pathologie de l'amitié*, dit M. Jean Prévost dans un article, d'ailleurs excellent, de la N. R. F. Rien de plus inexact. — Mais M. Duhamel est médecin ? — Raison de moins...) Pas une étude, mais la plus simple des histoires. Edouard et Salavin, les deux amis, n'étant pas des intellectuels, ne peuvent disserter sur ce qu'ils éprouvent. C'est pourquoi ils

éprouvent davantage. Et c'est ce qui nous importe. J'ai souvent pensé que cette manie de ratiocination dont sont atteints tant de nos romanciers n'a pas, malgré qu'ils en aient, d'autre cause que la vieillesse des sujets auxquels ils s'appliquent. Recherche désespérée d'une issue...

M. Duhamel tourne vers nos fatigues un visage plein d'amour. Sa littérature est née sous le signe du cœur. C'est pourquoi son dernier livre, si neuf par le fond, par sa présentation se rapproche assez (si l'on oublie, bien entendu, les jeux d'images auxquels je faisais tout à l'heure allusion) d'un certain type de romans qui tend à disparaître : ceux dont l'historique d'un amour — sa naissance, son éclosion, son déclin — fait l'objet. C'est dire qu'une amitié d'hommes peut subir une évolution analogue, et ne comporter pas moins de romanesque. Avec bien des nuances évidemment, mais des perspectives nouvelles, et, peut-être, plus profondes... Je vous laisse les découvrir. Un livre simple, il est si difficile de l'expliquer !

Gabriel d'AUBARÈDE.



Lettres Étrangères

SERGE ESSENINE

Parmi les poètes russes contemporains, Serge Essenine est un des plus curieux et des plus représentatifs de la nouvelle génération littéraire. On ne saurait le rapprocher de Biely, de Balmont, de Broussov, poètes du passé. Il n'a pas la grandeur farouche et prophétique d'Alexandre Blok. Par son inspiration, il est plus près de Maiakovski, d'Ehrenburg, des membres du groupe « Les Frères Sérapions », nés à la vie intellectuelle au milieu du bouleversement qui secoua toute une race jusque dans ses fondations les plus profondes. La guerre et la révolution se sont reflétées avec des images étranges dans ses yeux bleus, et sa tête blonde s'est livrée à toutes les tempêtes qui soufflaient. Il n'est pas « européen ». Lorsqu'il parcourait Paris, accompagnant la danseuse célèbre qui l'avait épousé, son corps habitué à la blouse russe, mal à l'aise dans le vêtement étranger, une immense nostalgie emplissait son cœur. Il tenait — il tient encore — par tous les liens, à la terre natale, au village, aux vastes espaces libres. Il a la fraîcheur ingénue des choses de la nature, et la puissance des forces inconnues. Il chante spontanément, purement, inconsciemment presque, mais il porte en lui le poids des inquiétudes mondiales, une âpre insatisfaction, un dégoût mélancolique, qu'il traduit en images surprenantes, d'un surréalisme saisissant. Dans un poème dramatique, qui s'égale, dans la littérature moderne, aux pages les plus frémissantes de Claudel, il évoque Pougatcheff, l'aventurier qui guidait les hordes kalmoukes et soulevait les paysans. Le Pougatcheff d'Essenine, comme Tête d'Or, est emporté dans le tourbillon des événements que sa volonté tente de maîtriser, et tantôt il est un chef qui commande, et tantôt une feuille dans le vent. Et lorsqu'il tombe, vaincu, trahi, c'est la détresse de l'idéal impossible qui l'accable : « Est-il possible que tu succombes sous ton âme — comme sous un fardeau. » Car Essenine possède cette qualité de souffrance si particulière au peuple russe, souffrance sans cause définie souvent, souffrance de toute l'âme et de tout le corps, souffrance du monde entier qui retentit dans un cœur de

poète ; ce culte mystique de la douleur, qui nous est presque incompréhensible, et qui est la clef de l'âme russe, celle dans qui reste close l'œuvre de Dostoievski, aussi bien que celle de Lermoutov, d'Andreiev, ou d'Artzybachev. Cette tristesse immense et résignée qui gémit dans le champ de halage des bourlaki de la Volga, cette aspiration vague vers autre chose, élancée de toute la lassitude de la matière et de l'esprit, c'est elle qui se partage les « Confessions d'un Voyou » en même temps que l'ardeur juvénile du poète, épris du monde, avide de l'étreindre tout entier au risque de le broyer ou de se briser contre lui. Ame d'enfant prompte à la joie et à la mélancolie, passant subitement de la gaieté dansante, au plus implacable désespoir, nous entendons sa voix dans la « Chanson du Chien » et la « Chanson du Pain :

« .. *J'ai nourri*
la tristesse de mes vers bestiaux
avec de la menthe et du réséda... »

Tous les poèmes d'Essenine ont gardé l'odeur simple et fraîche des champs et de la forêt. Leur force silencieuse s'est amassée en lui, elle jaillit dans ses vers, le pousse, l'illumine :

«*Il me plaît d'éclairer dans la nuit*
l'automne dépouillée de vos âmes... »

Au milieu de l'orage qui hurle dans la steppe, la tête du poète se dresse, cheveux au vent :

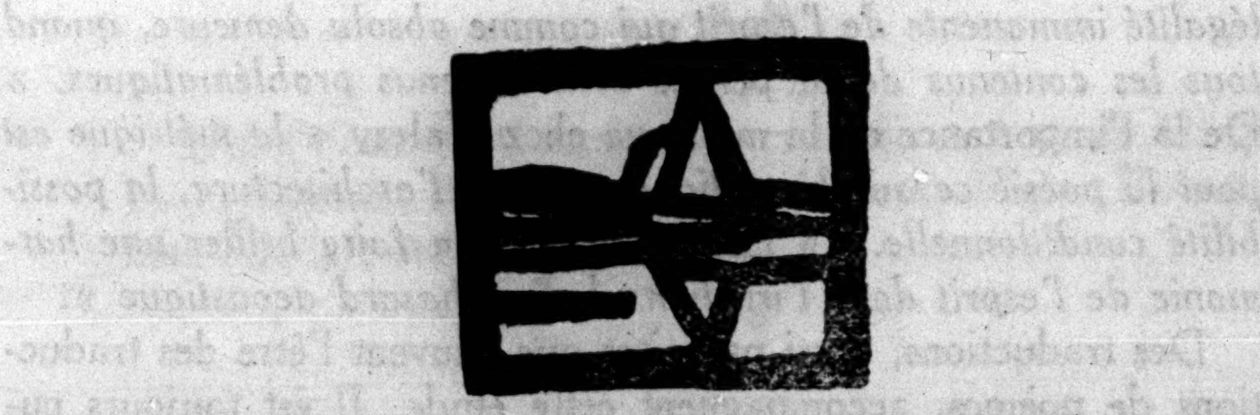
« *Ma tête est comme l'août*
elle coule par le vin de mes cheveux écumeux;
je veux être une voile jaune
tournée vers ce pays où nous nous dirigeons! »

Enfin ce jeune paysan dont le sol russe a lentement élaboré et mûri le génie, s'élance au-delà de la terre vers les espaces infinis. Il flotte dans l'espace avec l'impétuosité d'une comète, à travers les cataclysmes, chantant un poème d'une sauvage beauté, rythmé comme la danse cosmique, destructrice et créatrice du dieu hindou :

« *J'écraserai le mon genou l'Equateur*
et au cri de la tempête
je briserai en deux la terre, notre mère,
comme un pain doré.
Et afin que l'univers en entende le craquement
je passerai à travers la déchirure
ma tête à la chevelure étoilée,
éblouissante... »

Il serait curieux d'esquisser un rapprochement entre Serge Essenine et Rimbaud. Leurs poèmes ont la même origine mystérieuse, le même lyrisme ardent et douloureux. Un même amour de la vie, une même soif d'aimer, de jouir, de souffrir, de détruire. Il y a entre eux toutefois une différence essentielle : l'*asiatisme* d'Essenine, toutes ces régions fermées de l'âme russe, où bouillonnent tant de choses ignorées, de barbaries ancestrales, de sédiments d'antiques civilisations. Ce sourire mongol, enfin, énigmatique sur un visage de « blanc ».

Marcel BRION.



Les Revues

REVUES ETRANGERES

SUR PAUL VALERY

M. R. E. Curtius, qui possède une connaissance remarquable de la littérature française, et qui en a donné récemment, avec son « *Balzac* » une nouvelle preuve, consacre à Paul Valery un article subtil dans le *NEUE MERKUR*. L'art de notre grand poète a rarement été analysé avec autant de pénétration.

« *La poésie de Valery*, dit-il — *a un aspect luciférien. Elle a quelque chose d'inhumain. Elle change entre la région glacée d'une pensée, qui est le jeu pur avec les formes, et le feu d'une sensualité qui est le désir pur et ne s'attache à aucun objet. C'est là sa polarité particulière. C'est la poésie de l'intellectualité sensuelle. Le milieu entre la spiritualité et la sensualité, le domaine de l'âme et de sa beauté dans lequel nous avons coutume de voir la vraie patrie de la poésie, manque chez Valery.* » R. E. Curtius dégage les caractères essentiels de sa poésie « *intellectualité, sensualité, tristesse* ». Et cette tristesse il la définit ainsi : « *La tristesse de Valery est de nature métaphysique. C'est une douleur logique... Un luxe de l'intellect, diront certains...* » — Il retrouve dans ses poèmes « *la conscience d'une légalité immanente de l'esprit qui comme absolu demeure, quand tous les contenus de la pensée sont devenus problématiques.* » De là l'importance de la métrique chez Valery « *la métrique est pour la poésie ce que la statique est pour l'architecture, la possibilité conditionnelle...* » Elle parvient à « *faire briller une harmonie de l'esprit dans l'irrationnel d'un hasard acoustique* ».

Des traductions, aussi parfaites que peuvent l'être des traductions de poèmes, accompagnent cette étude. Il est toujours curieux de soumettre un poème à l'épreuve de la traduction : celui qui est « *vide* » se dissout immédiatement en nuée. Ceux de Valery, publiés en allemand dans le « Neue Merkur. », Le *Serpent*, et le *Cimetière Marin*, se présentent à nous sous un aspect nouveau. Le jeu prestigieux des sonorités a disparu, il reste l'amande, le suc, la pensée profonde, enfermée en des strophes auxquelles le talent du traducteur, a su garder, autant qu'il était possible, la force du rythme et le mouvement du vers.

*
* *

Enrico Somaré, qui s'est fait l'historien de Masaccio, publie dans l'*ESAME*, d'Avril, un fragment de son livre consacré au grand peintre florentin. Il y découvre l'essence de ce génie qui ouvrit à la peinture des voies inconnues, l'affranchit des conventions du Trecento, et l'orienta vers le réalisme. « *Les formes ont atteint leur croissance et les figures conquièrent dans tous les sens l'espace qui peu à peu subit leur expansion constante et manifeste, due à l'effort fait pour les représenter intégralement, en perspective et en raccourci, qui est à la fois l'effet d'un sentiment nouveau aussi bien de la nature que de la vie, le sentiment de l'objectivité vitale qui contient, développés dans chacune de ses diverses intuitions, la raison d'être particulière, et le principe divin et naturel d'où procèdent toutes les formes.* » Ce qui rend plus admirable encore l'œuvre de Masaccio, c'est cette brève floraison d'un peintre mort à 27 ans. « *Notre admiration,* dit Somaré, *est rendue plus intense du fait que sa puissante maturité s'est manifestée dans le court espace de deux ans* ». — Masaccio est en effet avec Piero della Francesca et Paolo Uccello, une des plus grandes figures du Quattrocento, un des précurseurs qui donnèrent à l'art, un champ plus vaste, une direction et un sens nouveaux.

*
* *

MA (Vienne). Courageuse revue d'avant-garde, dirigée par Lajos Kassak. Poèmes de Lajos Kassak, Reiter Robert, Thamas Aladar, etc.

*
* *

THE MENORAH JOURNAL (New-York). — Une émouvante nouvelle de Max Brod « *Les oreilles bouchées* » — De Marvin Lowenthal « *Sur un humanisme juif.* — De Meyer Levin « *Un Seder* » — « *Les Réfugiés* » un drame bref et poignant de Joseph Krimsky. Une savante étude J. S. Wechsled sur « *Les maladies nerveuses et les Juifs.* »

Marcel BRION.

La Musique

LA MUSIQUE A PARIS

Quelque peur a humecté le courage de M. Darius Milhaud. Puissant, les yeux droits, la confiance en sa valeur musicale alimentait un dédain superbe pour les pierres critiques sifflant à ses oreilles. Nul caillou touchant son masque de marbre ne l'obligeait à ciller, et voici qu'il recule comme les grenadiers de Vigny qui, dans le gris 1814, ne maîtrisaient plus un frisson à la chute des derniers boulets.

Abandonnant les audaces et les gageures incessantes, polytonie ou rythme seul et suffisant, clarinettes et trombones bouchés, machines à écrire et trompettes de la Saint-Jean, sa mélodie déroule maintenant une ligne franche sur les vieux accords soucieux de la hiérarchie et du protocole tonal. C'est charmant, délicieux, joli, dirait avec relief une fifille des Roquevillard.

Peut-être même — quel émancipé — la tonique s'adjoint-elle sans cesse une septième mineure pour avoir la seconde pianistique et music-hall. « Paris nous les rend toujours un peu révoltés », dirait à son tour le pater Croquebillard.

M. Darius Milhaud a mouillé et calamistré son hérissement capillaire. « *Le Train Bleu* » va gentiment vers Deauville comme une romance de calicot vers Robinson. La locomotive joue les sages contrebasses pouf pouf et les roues scandent des rythmes connus capables d'assouplir les artères endurcies et de graisser les articulations craquantes. L'auteur de « *La Brebis égarée* » n'excitant plus les étonnements procède à l'inverse d'Alcibiade; il avait commencé par « monstrifier » son chien, il recolle maintenant la queue dans l'attente d'une inspiration nouvelle. Que ne lui visse-t-il... sur la croupe, une petite corne à la ressemblance de celle qui ornait la jument de Pantagruel !

L'étiologie d'un pareil phénomène artistique est riche de bien d'autres raisons. Les voyageurs du Train Bleu, cette élite de la France, ce Tout-Paris qui décore de fracs et de toilettes les salles de « générale » pour égayer ensuite la verdeur du Bois de Boulogne de sa peau nocturne, ne pouvaient rouler vers la plage à la mode aux accents d'une musique soviétique. « Dan-

ser sur le volcan » populaire n'émousse pas le courage de cette caste, mais le jazz-band suffit à son besoin de nouveau; foin durant les heures de plaisir de l'harmonie révolutionnaire qui bouillonne dans une prescience de grand soir.

M. Milhaud aurait donc remplacé, dans ce sujet particulier seulement, la batterie et le cubisme de « *L'Homme et son désir* » par les accords de trois sons qui sucrent « *La Prière d'une Vierge* ». Pour entrer plus avant dans les causes de cette palinodie, dirait-on en style dix-septième, l'on peut voir dans cette brusque dérobade la peur de l'inconnu et du désert qui saisit l'explorateur au soir de son énergie et l'innovateur artistique au déclin de ses audaces.

Si le jeune compositeur, après tant de pieds-de-nez et de grimaces, n'a pas touché le fond de son sac à surprise, il a craint la révolte de la critique et du public. Il exagérait les anciens avantages, il amoncelait le nouveau. Riche, joué, applaudi, auréolé par les souvenirs du beau voyage argentin, pourfendant la routine et mitraillant les règles, fécond et vrai musicien, quelque ganache jalouse attendait dans l'ombre pour accrocher à cette kyrielle élogieuse : anarchiste irréductible de l'art français, « au demeurant le meilleur fils du monde ». M. Milhaud esquive l'anathème, il bouche les sifflets, il mastique les crocs à venin, faisant une concession il paraît s'engager dans une voie nouvelle. De même, à la limite de l'oppression, un gouvernement coiffe un instant la casquette ouvrière et boit un coup de gros vin pour éviter la musique brutale du « feu-de-chaussée » — grandeur militaire, Vigny ! — et le remuement des pavés en travers des rues.

L'emploi des rythmes de danses à la mode, de la formule café-concert, flatte le goût des Marc-Aurèles et des Lucrèces de Deauville ainsi que celui de l'infection plébéienne. Un art nouveau, dit-on, s'épanouit dans les tavernes, dans les boîtes nocturnes, dans les théâtres-poubelles, et des musiciens s'en inspirent pour pimenter leur quatuor. Ils oublient que le fox-trott et « revues » clinquantes ne sont pas des œuvres artistiques mais seulement la forme des bas-spectacles actuels, une des couleurs contemporaines. Le pas du chameau et le ballottement de la vache mourront comme le chahut suranné du Moulin-Rouge. Un instrument nouveau remplacera le jazz-band. Les productions du génie ne sont pas d'une durée aussi courte et leur action ne s'exerce pas seulement dans quelques quartiers de grandes villes. Le compositeur et l'écrivain utilisent une de ses couleurs,

une de ses modes, non pour elles-mêmes mais pour tracer un tableau historique ou pour situer l'action de leur œuvre dans le temps et dans l'espace.

Toute matière, tout phénomène, le petit déjeuner d'Ezéchiel et la chie-en-lit de Colombes, un « pourtour » suintant une chanson purulente, les paroles d'un fruitier et un roman de H. Bordeaux, peuvent contribuer à l'édification d'un chef-d'œuvre mais à titre de matériaux. La transposition est nécessaire pour que l'art surgisse. Ces éléments séparés et simples n'ont pas plus de personnalité et de vie que les pierres et les poutres avant qu'une pensée et une force ne les aient assemblées pour dresser une architecture harmonieuse. Ainsi le zézaiement d'un « fin diseur » trouve place dans une page de roman comme le hoquet rouge d'un ivrogne.

Paul CHAZAL.

Les Théâtres

REFLEXIONS AU THEATRE SILVAIN

L'été qui revient nous ouvre à nouveau les portes du théâtre Silvain. *Hérodiade* a eu les honneurs de la première séance, puis *Mireille*, *Samson*, *Faust*, la *Traviata*, et d'autres et d'autres. Voici venir les piliers du répertoire, secouant leur poussière au souffle des brises vespérales pour la plus grande joie de nos concitoyens. Certes, il est agréable d'avoir en plein air une scène lyrique, et nous devons en remercier M. Piazza. Amoureux de nos aises, le cadre nous dispense du smoking et nous autorise la pipe. Et, à travers la fumée bleuâtre, telle un prisme, la représentation se décompose et se dépouille jusque dans ses détails les plus cachés.

Le drame lyrique doit être un ensemble homogène qui harmonise les sons, la signification des mots, l'intention des jeux de scène et l'attitude de la figuration. C'est là cette suprême difficulté à laquelle il se heurte, et la cause de ses imperfections.

Gaston Mouren avait naguère philosophé sur l'*opéra œuvre d'art*, pour conclure à la monstruosité de cette esthétique. Je partagerais volontiers son opinion sans incriminer l'idée elle-même. L'opéra peut exister ; il le doit. Mais sa forme actuelle et les faiblesses qu'on lui autorise l'atrophient et le ridiculisent.

L'idée de grouper en un seul les arts divers, plastique, rythmique, musical et littéraire est féconde en enseignements. Les esprits ouverts davantage vers l'un d'entre eux peuvent, par assimilation, se pénétrer plus profondément des autres arts. Ils les goûtent en les rapprochant de ceux qui leur sont familiers; et de ces existences conjuguées surgit une esthétique nouvelle, complète, une, qui satisfait le cœur et le cerveau.

Mais, nous ne sortons pas ici du domaine théorique. Qu'a-t-on fait pour réaliser en une forme logique, artistique et viable cette idée prodigieusement intéressante qui n'a jamais su se libérer d'un certain grotesque ? Je renvoie mes lecteurs aux articles de Gaston Mouren (*Fortunio*, numéros du 15 octobre 1923 et suivants).

Le XIXe siècle ouvrit la porte toute grande au mauvais goût; s'il vit enfanter des chefs-d'œuvre, plus que tout autre il eut à déplorer la naissance d'œuvres triviales ou vulgaires, dans le domaine musical principalement. Sa dernière moitié prépare l'apothéose de Gounod, Saint-Saëns et Massenet, dont les ouvrages lyriques viennent renforcer le répertoire. En elles-mêmes ces œuvres contiennent des parties fort belles ou charmantes. Il peut y avoir de jolis vers, des situations curieuses, d'émouvantes périodes musicales, ou des effets chorégraphiques. Mais lorsqu'on en expose simultanément les éléments divers, ceux-ci perdent aux contacts leur valeur respective et ne laissent entrevoir que leur indigence.

Parce que les élites intellectuelles se soucient peu de la mission éducatrice à laquelle les obligent ces dons qui leur sont départis, le drame lyrique n'a point encore su s'élever au but qu'il *doit* atteindre, exception faite pour le drame wagnérien. La redondance, facilité des esprits pauvres ou des cerveaux indigents, les reprises intempestives et ressassées des *leit-motifs*, les acteurs figés en des attitudes irréelles et bouffonnes, tel est l'aboutissement des efforts de Pierre Perrin en 1650. Près de trois siècles après ses débuts, son idée n'a su que se fourvoyer dans une impasse, et ses continuateurs se jugent avec trop d'indulgence. La pléthore tue le théâtre en ralentissant l'action dramatique. Que diable! les sujets traités ne sont pas des dissertations philosophiques ; mais des fragments divers de la comédie humaine. Leur compréhension en est universelle, par ce fait même qu'ils s'adressent autant à l'instinct qu'à la raison. Celui-ci devine l'inexprimé, celle-là l'adapte à notre sensibilité.

Des règles strictes devraient, en concordance avec le bon goût et la distinction, délimiter le champ d'action des auteurs dramatiques. Tout devrait être étudié, sujet, action, affabulation, chorégraphie, musique et figuration. Ces règles relatives aux répétitions de mots existent dans le chant liturgique romain. Les Palestrina, Lassus, Soriano, Vittoria, Nanini y ont conformé leurs inspirations. Pourquoi ne pas en créer de semblables, conçues dans le même esprit d'équilibre, de vérité et d'art, qui s'appliqueraient à l'opéra ? Le public cultivé en serait agréablement surpris ; et le *vulgum pecus*, grand ami du drame lyrique, n'y perdrait rien, ni sa satisfaction auditive ou visuelle, ni le moyen de s'élever vers l'assimilation d'un art plus complet encore, parce que plus pur.

Ernest MARION.

La Peinture

PEINTURE A MARSEILLE

Organisée par la Commission Régionale des Arts appliqués, une exposition des projets de travaux céramiques vient d'être ouverte à l'Ecole des Beaux-Arts de Marseille.

La Commission Régionale, aidée dans sa besogne par la Société Céramique de Provence, a pu faire de cette exposition un véritable concours doté de prix constituant un encouragement sérieux aux concurrents. Cette initiative est essentiellement louable. Il est bon que les Régions commencent à prendre conscience de la puissance d'expression qu'elles possèdent en propre.

Il est surtout agréable de voir avec quelle intelligente compréhension des besoins de l'industrie moderne, la Société Céramique de Provence s'est intéressée à cette épreuve, allant chercher l'inspiration décorative parmi ceux-là mêmes qui sont susceptibles de devenir ses clients.

Nous ne sommes pas, malheureusement, en possession d'un art véritablement populaire. Les efforts faits pour tenter de vulgariser l'art décoratif, qu'il soit pictural, architectural ou mobilier, sont tentés par une élite d'artistes sélectionnés, que leur éducation a déjà éloigné du peuple et qui n'y pourraient revenir qu'après de sérieux efforts dont très peu sont capables.

La source même de l'art populaire jaillit du peuple. C'est là l'eau vive à laquelle il faut aller s'abreuver. C'est de là seulement que coulera le grand fleuve (Il n'est encore que petite rivière) qui balaiera toute cette camelotte à tendance par trop Munichoise dont nous avons été encombrés pendant trop d'années.

Le danger des expositions dans le genre de celle qui fait le sujet de cette chronique est qu'elles s'adressent à des gens dont l'intention est bonne, dont le sens décoratif est parfois surprenant (étant donné la naïveté des moyens d'expression) mais qui ne se rendent pas suffisamment compte des nécessités et besoins de l'industrie dont ils se réclament.

Parmi les sujets exposés, anonymement puisque c'est un

concours, beaucoup pourraient être aussi bien destinés à un panneau de broderie de dentelle ou bois sculpté. C'est évidemment l'écueil, le problème dont la solution est à rechercher. Si l'on s'adresse à des artistes déjà sélectionnés au courant des besoins et des difficultés de la céramique pure, on retombe dans une catégorie spécialisée subissant « la fâcheuse influence des doigts » et, par conséquent, difficilement apte à se dégager de la routine et à sortir des sentiers battus.

Si l'on fait appel à l'inspiration neuve, fraîche d'artistes non spécialisés, on risque certain mais d'application pratique difficile, sinon impossible.

Il faut chercher. Il faut trouver le moyen de concilier les deux tendances, de faire comprendre aux jeunes décorateurs que chaque matière doit se traiter dans un esprit différent, que le bois ne se traite pas comme la pierre, et tenir compte de ce facteur dans la distribution de récompenses.

Il est amusant de voir que cette fâcheuse influence des doigts dont je parlais plus haut — reprenant le mot de Berlioz à propos des compositeurs pianistes — que cette fâcheuse influence des doigts est déjà manifestée chez de tout jeunes gens dont les mains, semble-t-il, ne devraient pas encore avoir eu le temps d'acquérir des habitudes bonnes ou mauvaises peu importe : fâcheuse influence des doigts?... On pourrait aussi dire fâcheuse influence des yeux car nous retrouvons là les pommes de pin stylisées que l'on voit dans toutes les vitrines, ces pommes de pin sur fond canari qui sont en train d'uniformiser la céramique à Marseille. On y voit malheureusement l'énorme cigale plus ou moins en relief dont la vue commence à irriter autant les yeux que son grincement irrite les oreilles par une chaude journée d'été.

Dellepiane aussi a fait école avec ses « santons » si faciles à imiter, qui manquent vraiment d'intérêt quand ils ne sont plus que de plates copies.

Pourtant ce ne sont point les motifs de décorations qui manquent dans cette belle Provence, où toutes les lignes, semble-t-il, sont tracées pour la joie des yeux : la mer, les grands horizons de collines, les plantes (parmi les plus humbles on trouve les combinaisons les plus élégamment ingénieuses) le figuier qui se prête si bien, avec sa large feuille, à la décoration de n'importe quelle surface et qui a été si peu utilisé par les concurrents. Deux ou trois s'en sont servis dont un (ou une) avec un réel bonheur.

Une seule épreuve montre l'emploi du mûrier ; voilà cepen-

dant une plante qui est bien d'ici, dont le dessin est charmant et dont l'utilisation plus fréquente serait vraiment souhaitable.

En résumé, exposition fort intéressante par son but, par les résultats obtenus, et, espérons-le, par l'émulation qu'elle créera entre les différents corps de métiers. Tenteront-ils de rivaliser avec elle pour essayer chacun dans leur sphère d'obtenir un pareil résultat ?

Ce sera là féconde besogne.

Félicitons la Commission Régionale des Arts appliqués et son distingué Président, M. Bourdillon, ainsi que le respecté sculpteur Gonzalès son vice-président, qui s'y manifeste avec tant de volonté enthousiaste.

*
* *

La peinture à Marseille chôme en ce moment. Peu de choses dans les vitrines. Rien qui vaille la peine qu'on s'y arrête longuement.

Chez Moullot, rue de la Darse, un alléchant panneau nous invite à pénétrer à l'intérieur contempler quelques-unes « des meilleures œuvres » d'artistes médaillés, hors concours, etc.

Pénétrons et ressortons bien vite. Ces meilleures œuvres sont lamentables et affirment une fois de plus que les honneurs et les talents sont parfois choses différentes.

Nous apprenons que le peintre *Inguimberty* vient d'obtenir le prix National de la Société des Beaux-Arts. Nous le félicitons bien vivement de cette récompense méritée. N'oublions pas de féliciter également les membres du jury qui l'ont récompensé. C'est si rare de voir reconnaître le vrai talent.

*
* *

Reçu à « Fortunio » un exemplaire des « Tâches d'Encres » effort de « tout jeunes » vers l'art et vers la nature.

Remerciement et encouragements.

HERREM.

Salon du Midi de la France

Le goût n'est l'apanage d'aucune race, d'aucun pays ni d'aucune région. Il est inné chez tous. Chaque individu est donc capable de sentir et d'apprécier la Beauté.

Mais le goût ne peut arriver à la perfection que par le moyen des sens ; encor faut-il fournir aux sens les matériaux nécessaires à l'éducation du cerveau.

Faire admirer, aussi souvent que possible, les productions artistiques de toutes les tendances et de toutes les écoles, pour permettre une large observation et la formation du jugement, par la comparaison, voilà le but auquel doivent tendre ceux qui se donnent pour mission de développer chez leurs semblables, le sentiment du Beau, c'est-à-dire le goût.

Telle fut la pensée d'un groupe d'amateurs et d'amis des Arts, quand ils ont rêvé d'un Salon dit : *Salon du Midi de la France*, où se concentreront, à Marseille, en dehors de tout jury, loin des influences de l'amitié, de la camaraderie ou de la politique, les œuvres des artistes français.

Il appartiendra, au public, de regarder, d'analyser et de conclure. Lui, seul, sera le suprême juge.

Dans ce Salon, qui, la première année à cause des difficultés financières, se bornera, peut-être, à une exposition de peintures, sculptures, dessins, gravures et eaux-fortes, figureront les Arts décoratifs et les Arts industriels.

Ainsi s'extériorisera la pensée humaine, dans ce qu'elle a de plus sublime.

Le Salon du Midi n'acceptera, dans son Comité, aucun artiste professionnel. Il veut servir l'Art, mais non les individus ; or le plus sûr moyen de travailler pour les individus est de ne penser qu'à l'Art.

Cela ne veut pas dire que *Le Salon du Midi* s'érigera en critique ou en contempteur des Associations ou Comités professionnels déjà existants. Chacun remplit son rôle, ici-bas. Il s'élèvera, si possible, au-dessus d'eux, combinera les efforts, et, limité seulement par la place dont il pourra disposer, admettre ceux qui, pour des raisons diverses, ne font partie d'aucune Ecole, d'aucun Jury, d'aucun Salon particulier.

L'idée est belle, grande, généreuse !

Le peuple, est spécialement le peuple si vibrant du Midi, aime l'Art, car fils d'Athènes et de Rome, il sent très vivement.

Nous espérons lui offrir la satisfaction et la joie de retremper son âme douloureuse dans la pure vision de cet Art qui, seul, idéalise la vie et nous fait oublier le décevant réalisme de l'existence.

STATUTS

Il s'est créé un groupement dit « *Salon du Midi de la France* » dont le siège social est à Marseille, rue Dragon, 9.

Ce groupement est dirigé par un Comité, composé d'un Président, de quatre Vice-Présidents, d'un Secrétaire général, de plusieurs Secrétaires-adjoints, d'un Trésorier, d'une Vice-Trésorier, d'un Archiviste et de Conseillers en nombre illimité.

Le but que se propose ce groupement est d'organiser chaque année, à Marseille, à l'époque jugée la plus favorable, un Salon de peinture, sculpture, dessin, gravure et arts appliqués, indépendant de tout jury, de toute école, largement ouvert aux artistes méridionaux et aux grands artistes modernes de la France.

Ce groupement travaillera, en outre, à fonder à Marseille, la *Société des Amis des Arts* dont les statuts seront donnés ultérieurement.

Les ressources du *Salon du Midi de la France* proviendront de subventions, dons, produits de conférences, de concerts, de droits d'entrée aux expositions, et des revenus du capital qu'il aura pu constituer.

Le Trésorier sera chargé d'encaisser toutes sommes, et de donner quittances. Toutefois pour toucher les subventions et pour les chèques, la signature du Président et du Trésorier sont indispensables.

Ces statuts ont été déposés à la Préfecture.

Dès que le Bureau sera définitivement constitué, nous ferons connaître sa composition ainsi que la liste des conseillers et des membres du Comité de patronage qui comprend M. le Sénateur Flaissière, Maire de Marseille ; de nombreux sénateurs, députés et personnalités du Midi de la France.

Le Comité adresse un pressant appel à tous ceux qui s'intéressent aux œuvres de décentralisation artistique. Il leur demande de s'inscrire nombreux et de vouloir bien envoyer le montant de leurs souscription à M. André Bouyala d'Arnaud, homme de lettres, 89, boulevard Longchamp.

Le Secrétaire Général : Pierre HUMBOURG.

Échos

Publication de l'Album de Carlo Rim : *Des clowns, des curés et des soldats.*

A l'heure où nous paraissons cet album de notre collaborateur Carlo Rim sort des presses et sera bientôt dans le commerce. Nous avons déjà signalé tout l'intérêt qu'il présente et nous sommes heureux de témoigner une fois encore au dessinateur notre ami, l'estime profonde que nous avons pour son œuvre.

Pourtant, à l'heure même où nous publions ces vigoureux dessins, un regret se mêle à notre joie ; ce regret tout ami de Carlo Rim, surtout s'il eut l'avantage d'approcher son père Marius Richard, l'éprouvera douloureusement. Il va manquer au succès certain de notre ami Jean Richard l'adhésion qui aurait été la moins complaisante mais pour cette raison même la plus précieuse, celle de Marius Richard disparu, critique aussi sévère que père indulgent.



Audition des Élèves de Madame et M. Figarella

Un accident de mise en page a retardé le compte rendu de cet *event* musical. Nous espérons qu'il ne nous en sera pas tenu rigueur. Mais que pourrons-nous ajouter qu'on n'ait dit déjà ? Vanterons-nous après tant d'autres l'excellence des méthodes de chant que Mme et M. Figarella mettent au service de leur art. Ces deux grands artistes ne veulent pas enseigner seulement une technique : ils veulent former le goût, par la culture musicale ; cet élément n'est pas l'apanage de tous et seuls l'acquièrent les élèves doués.

Mais en revanche, quelle sélection magnifique il opère quand il forme la base d'un enseignement ! Presque partout, dans les écoles de chant, règne en maître l'art italien ; il est de règle d'ignorer tout ce qu'ont produit la musique française moderne, et ces russes étonnants, sous prétexte que leur art savant ou barbare a supprimé la classique mélodie, la phrase à effet écrite avec le plus grand mépris du naturel pour exercer les virtuoses.

Il y a un autre style, ennemi des sonorités faciles, des déroulements mélodiques trop attendus ce style est celui des René Bhâton, des Saint-Saëns, des Debussy, des Ravel et des compositeurs russes, ces véritables sorciers du rythme. Nous avons eu la joie de leur voir réserver la plus large place dans le programme et d'entendre d'intelligentes interprétations de leurs œuvres.

Nous ne suppléerons pas le palmarès dans l'énumération des talents. Nous voulons cependant signaler la belle voix de M. Cassan dont l'aigu est si remarquable ; de Mlle de Brito et de M. Marcel Salvan dans le duo de *Rigoletto*. Le *Chœur des fileuses du vaisseau fantôme* fut très applaudi ainsi que le duo de Haensel et Graëtel chanté par Mlles Camy et Brun.

Nous réservons une mention spéciale à Mlle Yvonne Boudier dont la diction et l'ampleur vocale, avaient il y a deux ans, déjà fixé notre sympathie. Nous avons retrouvé dans les *Noisettes*, de Gabriel Dupont, la *Yota*, de Manuel de Falla et la délicieuse romance du *Temps des Cerises*, l'interprète généreu-

sement douée et très soucieuse des nuances auxquelles se prête sa voix souple, admirablement timbrée. Mlle Boudier qui est une sincère et ardente artiste nous promet une belle carrière si elle veut bien s'adonner au chant.

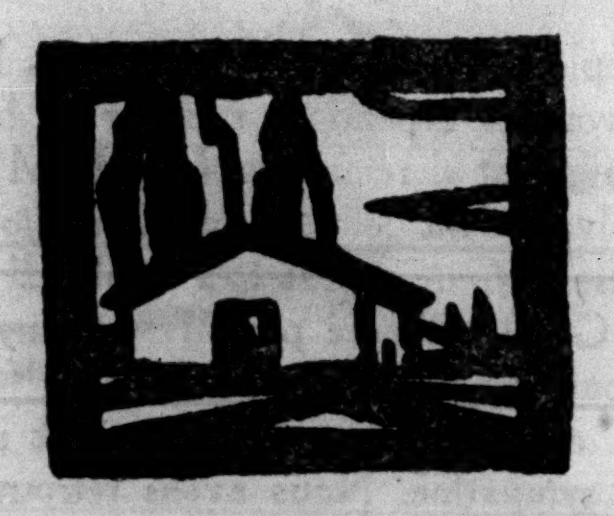
Enfin Mlle Camp, de l'Opéra de Lille, ancienne élève de Mme et M. Figarella prêta à cette belle soirée le concours d'un talent affirmé qui honore ses professeurs. Elle remporta un brillant succès dans le duo de *Thaïs* et l'air de la *Traviata*.

Cette audition fut une belle manifestation d'art ; elle a démontré ce que peuvent la conscience et le goût de deux véritables professionnels du chant, que n'ont pas blasés d'innombrables succès, quand ils s'appliquent à former des talents nouveaux. Ajoutons à leur honneur que cette soirée fut donnée au profit des bonnes œuvres de la ville.

*
* *

AU THEATRE DE LA NATURE A GEMENOS.

La matinée de dimanche dernier donnée par le groupe artistique de Mlle Girard de la Roche fut des plus réussie. Le ravissant théâtre de verdure était plein de spectateurs venus en visiteurs de la merveilleuse vallée de Saint-Pons qui fêtèrent les vaillants artistes dans l'interprétation du *Chemineau*, de J. Richepin. Pour le 3 août, on annonce la représentation du *Flibustier* et de la délicieuse opérette *Les Charbonniers*.



Cavaillon. — Imprimerie MISTRAL. — (Téléphone : 20).